



# **DYNAMIQUE D'UNE SPIRITUALITE**

**150ème anniversaire d'une Congrégation**

**7 Janvier 2000**

Les travaux de ce colloque  
ont été édités par la  
**VILLE DE BEZIERS**  
que la congrégation  
remercie vivement

**SACRE-CŒUR DE MARIE**  
Maison Mère  
21 rue Ermengaud  
34500 BEZIERS





## AUX SOURCES D'UNE FONDATION

Le jour est venu de célébrer les 150 ans de vie des Religieuses du Sacré-Cœur de Marie dans la ville même de leur origine.

Cet anniversaire est l'occasion de faire mémoire et de rendre grâce pour tous ceux qui ont contribué par leur vision, leur engagement et leur générosité :

- à la fondation,
- à la croissance et
- au rayonnement de cette oeuvre.

C'est l'occasion aussi de reconnaître la manière dont l'œuvre a touché notre vie et de s'en réjouir.

Fondé à Béziers, lieu cher à notre cœur depuis l'origine, la Congrégation s'étend aujourd'hui dans 14 pays . Sa mission englobe une diversité des projets qui continue à faire écho à l'histoire de cette origine : orphelinat garçons et filles, femmes en difficulté, école. Un même dynamisme anime les sœurs et leurs collaborateurs dans des projets variés inspirés encore de la Parole Evangélique : « *Pour que tous aient la Vie* »

Aujourd'hui comme hier, il s'agit de prendre des risques, de d'enraciner dans la foi, afin de regarder le passé avec *gratitude*, le présent avec *l'espérance* et l'avenir avec *enthousiasme*.

Catherine Dolan, RSIH





## LE MOT DE BIENVENUE

Le service des Religieuses du Sacré-Cœur de Marie dans notre ville auprès des personnes n'a cessé d'évoluer au cours des années. Répondre aux besoins des temps reste un défi pour elles aujourd'hui comme hier ! Sur Béziers, leur présence s'est manifesté de diverses manières.

Les religieuses étaient connues dans le passé pour leur souci d'éducation (pensionnat) et l'accueil de l'enfant en difficulté (orphelinat). Cette dernière œuvre évolue grâce à une équipe dynamique et s'exprime à travers la Maison Jean Gailhac. Celle-ci poursuit son chemin dans un partenariat fécond au service des enfants et continue de susciter des initiatives heureuses. Par ailleurs d'autres continuent la tâche d'éducation à travers un lycée technique professionnel.

A travers la Margelle, une initiative associative (religieuses et laïcs) propose de répondre aux pôles sensibles dans notre monde : accueil, recherche spirituelle, formation de base.

*Au nom de ce projet, nous exprimons nos vœux de bienvenue à tous et sommes très heureuses de vous voir si nombreux.*

# OUVERTURE DU COLLOQUE

Michel Fournier

Nous sommes réunis autour des religieuses de la Congrégation du Sacré-Cœur de Marie Immaculée pour célébrer le 150<sup>ème</sup> anniversaire de la création de leur ordre qu'a fondé, ici, en 1849, l'abbé Jean Gailhac, prêtre de Béziers.

Ainsi nous nous souvenons ensemble, ce qui est le sens du mot « commémoration » Cette commémoration sera un rappel des événements, en particulier de l'acte fondateur et aussi une explication prenant en compte : la situation de Béziers, la personnalité du fondateur, les œuvres qu'il a créées et la spiritualité qui l'a animé.

Pour aider à cette commémoration, a été organisé le colloque d'aujourd'hui. Colloque c'est à dire, échange entre ceux d'entre nous qui vont prendre la parole et vous tous qui exprimez vos remarques, vos témoignages, vos questions. Au cours de ce colloque, la vie des hommes et l'esprit de Dieu, l'Histoire et le Spiritualité vont se mêler, s'entrecroiser pour répondre à l'objectif fixé de cette commémoration.

De là, le programme qui a été établi et que je rappelle brièvement :

J'ouvrirai la série des communications en présentant « Béziers au XIXe siècle » .

Sœur Marie-France Correau nous présentera « Le Père Jean Gailhac, fondateur d'œuvres » .

Louis Secondy, historien, spécialiste de l'enseignement confessionnel dans l'Académie de Montpellier, traitera d'une œuvre du Père Gailhac : « Le cours St Jean de Béziers, 1859-1973 » .

Enfin, l'abbé Guy Lauraire, curé de St Pons et membre de l'Institut de formation montrera, dans son intervention. « Spiritualité d'hier et d'aujourd'hui », l'actualité de la spiritualité du Père Gailhac.

Je rappelle enfin, les conditions pratiques de ces communications et l'économie générale de l'après-midi. Chaque intervention durera environ quarante minutes, suivie des questions et d'un temps de récréation. Après l'intervention de Louis Secondy, la coupure sera plus longue, marquée par un temps de prière et une collation, avant d'écouter la communication de l'abbé Guy Lauraire.

Ainsi apparaissent les transformations de la société, et au premier rang de celles-ci la progression du nombre des hommes. On peut constater une croissance démographique forte, supérieur, en pourcentage, à celle du département de l'Hérault et pour certaines périodes à celle de Montpellier :

Années	Population	Augmentation en Valeur absolue	Augmentation en pourcentage
1821	14.566		
1856	21.270	+ 6.704	+ 46 %
1881	42.915	+ 21.645	+ 101,7 %
1901	52.910	+ 10.005	+ 18,9 %

C'est bien dans la période de décollage et d'expansion de la viticulture, entre l'établissement du chemin de fer (1856) et la crise du phylloxera (après 1881) que la croissance est la plus forte. Progrès de la vigne et progression de la population urbaine vont de pair, soulignant une fois de plus que la vigne est une culture « peuplante ».

Cependant, plus que le croit naturel – faible et même quasiment nul après 1875 - , c'est l'immigration qui explique la croissance de la population. Les archives conservent le détail de la ventilation de la population selon le lieu de naissance pour 1891, un an après la mort de Jean Gailhac. On peut mesurer l'importance du flux migratoire.

Sur 45.479 habitants :

18.774	(41,28%) sont nés dans la commune.
9.955	(21,89%) sont nés dans une autre commune du département
15.327	(33,70%) sont nés dans un autre département
1.411	( 3,10%) sont nés à l'étranger
12	( 0,03%) sont nés en Algérie.

Ainsi, 58,72% de la population viennent d'ailleurs, appelés par les possibilités d'emploi d'une ville qui a besoin de travailleurs, dans la viticulture, les industries naissantes, les activités de service – en particulier les chemins de fer. Elle les trouve dans le département d'abord et dans six zones géographiques en France. Sur 15.327 Français nés hors du département de l'Hérault :

3.964	viennent du sud du Massif Central : Tarn, Aveyron, Cantal
1.966	viennent des deux départements voisins de l'Aude et du Gard
1.061	viennent du Tarn-et-Garonne
1.422	viennent de l'Ariège et de la Haute-Garonne
1.313	viennent du Sud-Est : Var, Bouches du Rhône, Vaucluse
378	viennent des deux départements savoyards

On perçoit bien que ce mouvement migratoire est essentiellement celui des travailleurs qui viennent offrir leur bras dans les activités nées des progrès techniques, de la révolution des transports, et surtout du développement de la viticulture. Ce mouvement dépasse d'ailleurs ce qu'il était à l'origine, la descente des « gavotels » de la montagne vers la plaine, pour devenir un phénomène qui concerne tout le Midi – Employés de chemins de fer, ouvriers agricoles, employés de commerce, maçons viennent ainsi conforter le Béziers populaire.

Après l'augmentation du nombre des hommes, le deuxième acte de la transformation sociale de la ville au XIX<sup>e</sup> siècle concerne l'espace urbain qui double sa superficie. Ainsi répond-il à l'accroissement sensible de la population en même temps qu'il intègre les progrès techniques de son temps : adduction d'eau (1827), égouts, pavages des rues, distribution du gaz ...

En 1800, la ville encore enfermée dans ses remparts ne dépasse guère la promenade (Allées Paul Riquet) à quelques exceptions près. En 1827, les remparts sont démolis, la ville récupère une grande partie de la vente des pierres et de l'espace des fortifications, qu'elle consacrera en projet d'adduction d'eau (machine cordier).

En 1900, l'espace bâti suit une ligne qui se confond avec le boulevard de Genève, le boulevard Duguesclin, le Champ de Mars, l'ancienne gare du Nord (Poste PTT), la rue Sergent Bobillot, et au-delà vers la Font-Neuve, quartier campagnard. Les Arènes modernes édifiées en 1897 sont alors en pleine campagne.

L'espace urbain s'aère avec le percement, dans les vieux quartiers, de la rue de la République et de la rue Nationale (avenue Alphonse Mas) pour répondre aux nécessités de la circulation et à celles de l'hygiène à travers des îlots réputés insalubres.

L'espace urbain se peuple de bâtiments à usage collectif, de caractère utilitaire : gare, halles, ponts, ou de caractère ludique : théâtre (1844), Arènes nouvelles (1897) [mais il y avait eu des arènes provisoires, démontables sur plusieurs sites de la ville] ou encore de caractère éducatif comme l'école pratique (aujourd'hui Bourse du Travail) ou la reconstruction du collège de garçons (aujourd'hui Lycée Henri IV).

Les Allées Paul Riquet sont un bon exemple de la ville nouvelle suscitée par la prospérité viticole. Leur aménagement, lentement préparé depuis plusieurs siècles, sera rigoureusement repris sous le second empire et achevée en 1875 : le théâtre (1844), la statue de Paul Riquet (1838) et le Jardin des poètes (1875) rythment cet axe tout en longueur qui devient le lieu du divertissement quotidien en raison des nombreux cafés qui s'y installent (44 en 1910), mais aussi la vitrine et l'expression comptable de la prospérité viticole par l'installation des banques et du marché des vins du vendredi.

L'augmentation de la population et l'accroissement de l'espace bâti entraînent une différenciation des quartiers. Si la vieille ville conserve encore un mélange de classes sociales : bourgeois, artisans, commerçants avec quelques quartiers plus marqués – ruraux comme le Capnau et St Aphrodise, vieilles familles aristocratiques autour de la Madeleine ou de la Cathédrale, artisans autour de St Jacques, les nouveaux quartiers sont plus nettement différenciés : employés de chemin de fer près de la gare, Avenue Gambetta, rue du Midi, artisans et ouvriers agricoles dans les quartiers de la rue Foch et Albert 1<sup>er</sup>, habitat petits bourgeois et populaire au-delà des Allées qui, elles, comme l'avenue St Saens ou de la rue de la République, restent l'apanage de l'habitat bourgeois et de ses nouvelles couches.

Ainsi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Béziers apparaît comme une ville prospère qui a grandi vite : grand marché viticole, centre de commerce et de services avec, en fin de siècle, quelques tentatives d'industrialisation, est souligné par le nombre élevé de propriétaires (d'immeubles, de taxes) 2055 et à contrario par le nombre de domestiques 1705 (12% des actifs).

La prospérité due à la viticulture et l'accroissement sensible de la population apportent des éléments nouveaux qui se manifestent dans la sociabilité et dans les mentalités, et d'abord dans le goût de la fête, fête que les Biterrois tiennent de traditions parfois anciennes. Le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle verra, sous l'impulsion des notables, en particulier de la Société archéologique, avec le concours du pouvoir municipal et la participation du plus grand nombre, la renaissance des fêtes de « Carita..... » et du culte de St Aphrodise et le lancement des corridas « de meute », reprise des jeux taumachiques de l'antiquité. Plus tard, à la fin du siècle, la construction des arènes du plateau de Valras montre, à suffisance, que la fête dispose de trois éléments fondamentaux : une tradition, des mécènes, un public, pour mettre en œuvre les grandes représentations lyriques, véritables festivals avant l'heure. C'est alors que Béziers recevra les appellations les plus flatteuses, Séville ou Bayreuth française.

En contrepartie, à lire les rapports des fonctionnaires, on peut parler d'une véritable dégradation des mœurs. En 1853, le sous-préfet parle de « viols », d'attentats à la pudeur, de « dévergondage et relâchement des mœurs ». En 1862, le commissaire de police est plus explicite encore : « Béziers est devenu le rendez-vous d'une bande de vagabonds attirés sans doute par la réputation que le pays s'est faite depuis quelques années... » et de citer « les deux cents femmes de mauvaise vie, les cent condamnés soumis à la haute police ... ».

Il n'est pas impossible de dire que l'enrichissement général, la facilité de vie, une plus grande liberté de mœurs, aient pu conduire à certains excès. En bons méditerranéens, les Biterrois aiment vivre dehors et se retrouver au café. En 1855, il y a cent vingt-quatre cafés, en 1867 deux cent vingt-neuf, en 1880 deux cent soixante-dix et cent quatre-vingt dix débits clandestins. En 1867, Béziers compte seize maisons de tolérance, sans compter la prostitution clandestine. A la fin du siècle, il y a huit maisons de jeu. Le café, la prostitution, le jeu, voilà les trois fléaux que les autorités civiles et parfois les autorités religieuses montrent du doigt. Outre qu'elles oublient certaines formes de délinquance qu'on appelle aujourd'hui « en col blanc », faillites beaucoup plus élevées à Béziers que dans le reste du département – ces autorités s'expriment de Montpellier volontiers moralisateur à l'égard de Béziers, pris par l'esprit de jouissance.

Cette ville « aimable et amie des plaisirs » manifeste en politique une tradition frondeuse qui lui vaudra de s'opposer au gouvernement en place jusqu'à évoluer, à la fin du siècle, vers la forme la plus intransigeante du républicanisme, le radicalisme.

Volontiers libérale sous la monarchie restaurée, Béziers manifesterait son hostilité aux gouvernements de Louis-Philippe que beaucoup de Biterrois avaient cependant appelé de leurs vœux. L'esprit frondeur de la ville, le voltairianisme de beaucoup de bourgeois, l'activité des francs-maçons répartis alors en trois loges expliquent l'agitation entretenue contre les droits réunis – impôt de circulation sur les vins – et parallèlement l'hostilité à l'égard de la religion.

La révolution de 1848 est accueillie dans l'enthousiasme par les républicains de toutes les tendances et les élections de 1849 marquent le succès des votes « rouges ». Ce qui fait basculer la ville dans le camp des adversaires de l'ordre établi, c'est le refus du coup d'Etat de 1851 et les manifestations violentes qui l'ont exprimé. D'ailleurs, lors du plébiscite du 21 décembre 1851 qui devait consacrer la prise de pouvoir de Louis Napoléon Bonaparte, il y eut bien 2859 oui pour 130 non, mais 3259 abstentions. C'est là

que se situe la cassure entre les classes populaires – « les nouveaux barbares » selon le mot du chanoine Surraud, curé de la cathédrale – et la religion dont beaucoup de ministres ont pris ouvertement le parti de l'ordre donc de la répression. Malgré les progrès économiques et l'enrichissement généralisé du second empire, Béziers vote majoritairement non au plébiscite de 1870 destiné à conforter le régime de Napoléon III

Dès le début de l'Empire – septembre 1870 – la municipalité Perreal se rallie à la République ; Béziers vote républicain aux élections législatives, alors que l'Hérault vote conservateur. Le conseil municipal se déclare favorable à la commune de Paris. A trois reprises, au début de la 3<sup>ème</sup> République, 1873, 1875, 1877, le gouvernement conservateur dissout le conseil municipal de Béziers, mais à chaque nouvelle consultation, le candidat de l'opposition républicaine l'emporte. La majorité républicaine va petit à petit glisser vers le radicalisme. En 1891, le radical Laferre devient député – et le restera jusqu'en 1924 : il est aussi un dignitaire maçon qui sera un temps grand maître du Grand Orient de France.

Dès lors, on comprend mieux la politique anticléricale de la municipalité, d'autant qu'aux yeux de beaucoup, l'Eglise s'est compromise avec les partisans du parti de l'ordre, monarchistes, bonapartistes, ou républicains modérés. C'est l'application du principe « un bon républicain ne peut être cabotin » qui explique les mesures prises.

1871	Les maîtres laïcs remplacent les frères dans les écoles.
1872	Une pétition pour l'école laïque rassemble 2000 signatures contre 464 pour l'instruction religieuse à l'école.
1879	interdiction des processions en ville.
1880	démolition de la colonne de la vierge sur la place St Félix.
1884	Baptême républicain pour des rues qui portaient des noms de saints.

En résumé, comme le fait judicieusement remarqué Jean Saignes dans l'histoire de Béziers, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle existent trois grands courants : « un courant de droite... mais d'une droite divisée et en perte de vitesse ... un courant républicain prenant la forme du radicalisme ... tout puissant, bénéficiant de l'appui des loges maçonniques, du journal l'Union républicaine, d'une nébuleuse d'organisations sympathisantes ... enfin d'un courant socialiste plus ou moins adossé au syndicalisme ouvrier ». Il est vrai que la masse de travailleurs, venus à Béziers depuis un demi siècle, ouvriers agricoles, maçons, employés est en train de s'organiser à la lumière des idées socialistes. Dès 1870 existent des cercles ouvriers d'inspiration anarchiste ; 1891, création de la bourse du travail ; 1903 naissance de la Fédération des travailleurs agricoles du Midi qui, pour faire aboutir leurs revendications déclenchent les grandes grèves du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Le paradoxe que Louis Secondy ne manquera pas d'aborder est que cette ville officiellement et majoritairement républicaine, radicale et anti-cléricale possède en même temps l'enseignement catholique le plus florissant du département, ce qui pose la question des mentalités religieuses à Béziers.

Les mentalités religieuses paraissent affectées par l'esprit de fête et de jouissance propre à Béziers qui peut éloigner certains de la pratique religieuse. Aussi bien, cette impression est-elle exagérée, ressentie depuis Montpellier par les procureurs généraux ou même l'évêché. Il est vrai aussi que de nouveaux immigrants de l'intérieur perdent au contact de la ville les repères et les habitudes religieuses qu'ils avaient dans leurs villages.

De surcroît, l'Eglise sort affaiblie des épreuves de la Révolution : ses biens dispersés, ses structures (les deux tiers). Tout cela explique la baisse de la pratique et l'affaiblissement des sentiments religieux.

Alors commence un temps reconquête, des âmes et des esprits, symbolisée par l'abbé Jacques Martin, curé de St Aphrodise. Ce prêtre élu en 1789 député de son ordre aux Etats Généraux, grâce aux votes du bas-clergé, curé patriote donc, rompra avec le nouveau régime à propos de la Constitution Civile du Clergé qu'il refuse. Revenu à Béziers, il poursuit son ministère clandestinement, avant d'émigrer face au risque d'être arrêté et condamné. Il revient à Béziers dès que la Révolution s'apaise et reprend sa paroisse qu'il relève et réorganise.

Il comprend que pour exorciser « les démons de la Révolution », il faut reconquérir les esprits, donc construire ou reconstruire un enseignement catholique. En 1813, il appelle les dames de St Maur pour diriger un pensionnat de jeunes filles, le cours Fénelon, et prépare la venue des Frères des Ecoles Chrétiennes au pensionnat de l'Immaculée Conception qui sera effective en 1831, après sa mort. Jacques Martin fait le lien entre l'Eglise de l'ancien régime, celle de la clandestinité et des temps difficiles avec celle du Concordat. Or, l'abbé Martin a connu Jean Gailhac enfant et adolescent. Il l'a influencé en guidant les premiers pas de sa vocation.

Il y a d'autres signes de ce travail de reconquête de l'Eglise. En 1819, les sœurs clarisses, qui vivaient dans une semi clandestinité depuis 1792, s'installent dans leur nouveau couvent, rue de Bel-Air. Plus tard, en 1865, la création du collège de la Trinité et la fondation de la paroisse St Jude, confiée d'ailleurs aux prêtres oblats de Jean Gailhac, en 1890, la fondation d'une nouvelle paroisse, l'Immaculée Conception – pour répondre aux besoins des quartiers-est en extension – sont autant de témoignages de la reconquête catholique.

Aussi bien s'agit-il moins de reconquête que de progression dans des domaines et des lieux où l'Eglise était absente : assurer les besoins matériels et moraux de certaines couches de population particulièrement défavorisées et en même temps répondre à la forte poussée de ceux qui, sur ce terrain, se recommandent de la laïcité et de l'anti-cléricalisme. C'est là qu'il faut placer la perspective dans laquelle s'inscrivent le travail et les fondations de Jean Gailhac, les interventions suivantes le diront mieux.

Malgré tout, Béziers ne donne pas à l'évêché la même impression de fidélité et d'attachement à l'Eglise que d'autres secteurs du diocèse : la pratique religieuse y est plus faible, les vocations religieuses très rares – pas de vocations sacerdotales pour le clergé séculier de 1840 à 1853, ni de 1855 à 1868 -. Aussi a-t-on tendance, à Montpellier, à considérer Béziers un peu comme une terre de mission : ainsi en 1875, Mgr de Cabrières envoie 24 oblats prêcher une mission à Béziers.

Voilà donc la ville et le temps où Jean Gailhac va vivre, travailler et porter la parole. La ville, au long du siècle, s'est développée, enrichie et a vu croître le nombre de ses habitants. En même temps, fidèle à ses traditions, elle manifeste toujours le sens de la fête et l'esprit de revendication. Les événements de 1848-1851 font apparaître une coupure sociale, politique et religieuse.

La ville, Jean Gailhac la connaissait, son temps, le temps des changements et parfois des difficultés, il va s'efforcer de le comprendre, d'en déceler les problèmes et d'y porter remède à la lumière de l'évangile.

Son ministère comme aumônier de l'hôpital lui fait connaître les misères des plus défavorisés : ce n'est pas un hasard si ce sont les prostituées et les orphelins qui ont attiré son regard et son attention.

Si l'abbé Martin a pu être l'artisan de la reconquête, Jean Gailhac montre la nécessité de l'adéquation de l'Eglise à son époque.

## INTRODUCTION

Je voudrais commencer cet exposé en citant un extrait d'un article paru dans le journal de Béziers du 17 juillet 1857 article qui fait découvrir aux bitterois "l'origine et les progrès" des diverses créations de l'abbé Jean Gailhac.

*"Notre ville possédait depuis des siècles des établissements (d'utilité publique ou de bienfaisance) mais... il fallait étendre le nombre des établissements de bienfaisance et le proportionner aux besoins du moment.*

*Deux hommes parmi nous se sont rencontrés, comprenant ces besoins et ayant au coeur assez de dévouement pour tenter de leur donner satisfaction.*

*Le premier, l'Abbé Martin, a doté sa ville natale de deux maisons d'instruction publique ... le second, Monsieur l'Abbé Gailhac **poursuit** depuis plus de vingt ans le **cours** de ses fondations charitables avec un **zèle**, une **persévérance** et une **unité de vue** qui révèlent **l'homme de Dieu**. On sait qu'une **vocation** instinctive **entraîna** M. l'abbé Gailhac à quitter la carrière du professorat pour se consacrer à la vie de **serviteur des pauvres**."*

(citation p 171 - Tribunal ecclésiastique de Montpellier - le notaire)

J'aime cette citation d'abord parce qu'elle associe deux hommes natifs de Béziers qui ont vécu dans ce quartier de l'Eglise Saint-Aphrodise et qui ont noué entre eux une relation profonde et aussi parce que la phrase écrite par le journaliste sur Jean Gailhac me paraît fine et pertinente.

Le choix des verbes traduit le dynamisme, la constance et la pugnacité de l'homme :

poursuit le cours, une vocation qui entraîne

Les qualités de l'homme de Dieu sont aussi soulignées :

le zèle, la persévérance, l'unité de vue

Jean Gailhac, un homme, un prêtre qui, ayant vu et compris les besoins criants de sa ville natale,

a fait des choix pour servir les plus pauvres et les plus souffrants,

a tenté des réponses concrètes, est devenu fondateur d'oeuvres charitables et fondateur d'une congrégation religieuse, les RSCM.

## Jean Gailhac, fondateur d'oeuvres

c'est le sujet que Soeur Bernadette Mac Namara m'a demandé de traiter ce soir. Je ne suis ni historienne ni théologienne et certaines de mes soeurs ont écrit parlé et vous auraient parlé du Père Jean Gailhac avec beaucoup plus d'a-propos que moi parce qu'elles ont consacré depuis longtemps beaucoup des énergies de leur coeur, de leur intelligence et leurs talents à approfondir sa vie, à fréquenter ses nombreux écrits... je m'inspirerais d'ailleurs largement de leur travail comme vous pouvez l'imaginer

J'ai dit oui au défi d'écrire et de parler du Père Gailhac parce que... comment m'expliquer ? ... en disant non j'avais le sentiment de refuser de parler de quelqu'un que j'aime, qui fait partie de mon histoire personnelle et "familiale" (au sens de mon appartenance à la famille des rscm) qui est pour quelque chose (c'est le moins que je puisse dire) dans ce que je suis et vis aujourd'hui.

... un enfant du pays, peut-être encore trop peu connu ici, qui porte honneur à sa ville natale, berceau de notre fondation,

... un prêtre qui a oeuvré avec passion dans l'église diocésaine de son temps, l'église de Montpellier

... un homme sans frontière qui a partagé le don reçu de l'Esprit - Saint à la dimension du monde et de l'Eglise universelle.

J'espère, avec cet exposé, vous le faire un peu mieux connaître et aimer.

Dans la première partie, je développerai une biographie succincte de Jean Gailhac, de sa naissance à son ministère de professeur au séminaire. Cette première partie aura pour but de nous faire rencontrer le jeune Gailhac et de nous familiariser avec sa personne dans les 25 premières années de sa vie... par petites touches, comme on brosse un tableau nous découvrirons Gailhac en relation avec la réalité qui l'entoure, en relation avec les autres, en relation avec Dieu.

Dans la deuxième partie, nous suivrons Gailhac entre 1828 .... et.... 1848 ... 20 années inaugurées par un choix important dans sa vie de prêtre : celui d'assumer le ministère d'aumônier de l'Hôtel-Dieu de Béziers... et puis ce qui le conduit à fonder sa première oeuvre de charité : le Refuge.

En passant à la troisième partie nous verrons comment l'idée de fonder une congrégation religieuse prend corps petit à petit dans son esprit : réunir un groupe de femmes qui veulent répondre à un appel personnel de l'Esprit, un groupe qui partage sa vision évangélique, sa sensibilité à la réalité et aux besoins du temps et du lieu, les réunir pour suivre le Christ en communauté et poursuivre les oeuvres qu'il a commencées en réponse à ces besoins.

Le Père Martin avait pris en affection ce gamin qui venait servir la messe tôt le matin et nul doute qu'il lui ait raconté les dangers qu'il avait courus et les périls affrontés à l'époque révolutionnaire, pour l'amour de Dieu et de l'Eglise.

Gailhac a 9 ans quand son curé crée et meuble à ses frais une maison d'éducation gratuite pour les filles dans le quartier même de St Aphrodise. On peut penser qu'ils ont échangé, dans les années qui ont suivi, sur les besoins criants de la ville et les projets que l'infatigable pasteur se sentait pressé de concrétiser pour y répondre.

"La personnalité de ce dernier, la droiture de sa vie, sa conception de l'évangélisation, sa foi profonde, son zèle à toute épreuve, imprégné d'amour envers l'Eglise, enthousiasme de ce jeune cœur. Grâce à cette solide amitié J.Gailhac élargit sa vision du monde . Il apprend sans doute à interpréter la réalité et à développer la solidarité avec les plus défavorisés. Il approfondit son expérience de Dieu et sa vie de foi. Tout cela lui permet de commencer à appréhender la vie chrétienne comme une communion avec le mystère pascal et le zèle comme un moyen de salut de l'humanité" Sr. R do C Sampaio.

Ces deux influences, celle de sa famille et de son curé, provoqueront en retour une immense gratitude que le séminariste, le jeune prêtre expriment quelques années plus tard. Dans une lettre adressée au père Martin Jean Gailhac écrit " *mon très cher père en Jésus-Christ, souffrez que je vous donne un nom qui, seul, exprime toute l'affection sainte que peut éprouver un cœur pour celui de qui il a reçu les faveurs temporelles et, ce qui est plus précieux encore, des grâces pour la vie éternelle*" et dans ses cahiers entre 1826 et 1828 on relève cette phrase : "*dans tous les Saints sacrifices que tu offriras, tu n'oublieras jamais tes parents*". A l'âge scolaire, Jean Gailhac fréquente le collège dirigé par le Père René ancien religieux de l'Ordre des Récollets et quelques années plus tard le Collège Henri IV dirigé par le Père Eustache, ancien moine bénédictin. Dans ce dernier Collège, classé comme une école Secondaire Privée et dépendant de l'université, les élèves pouvaient suivre les cours qui leur donneraient accès aux facultés, grand séminaire et autres études supérieures. Cependant, à l'âge de 14 ans, Jean Gailhac interrompt ses études pour partir à Toulouse. Un oncle pharmacien se propose de le former au métier en vue de lui léguer plus tard son officine. L'adolescent s'efforce en vain d'entrer dans l'apprentissage d'une profession qui ne répond pas à ses aspirations.

En fait il est déjà travaillé par l'appel de Dieu qu'il entend sourdre en lui : le Seigneur l'appelle à devenir prêtre... mais le jeune Gailhac résiste. Il écrira beaucoup plus tard : (citation 1/01/1877 - "*Très jeune encore, lorsqu'après avoir lutté contre l'inspiration de Dieu parce que j'étais persuadé qu'il fallait être très saint pour être prêtre, quand, disais-je, après avoir lutté, je fus pressé par la grâce de Dieu, je fus trouver le vénérable Père Martin, curé de St Aphrodise et mon confesseur pour lui révéler tout ce qui se passait en moi et lui faire part de ma détermination*"

Dans cette période de lutte et de discernement l'adolescent peut compter sur l'appui et l'accompagnement spirituel de son curé. Il prépare et obtient son baccalauréat de lettres.

Il a pour camarade de collège un jeune natif d'Autignac Eugène Cure avec qui il noue une profonde amitié ; amitié qui traversera l'épreuve du temps comme nous le verrons plus loin. Avec d'autres compagnons qui se destinent aussi au sacerdoce il mûrit sa décision... Quand elle est prise, il l'assume avec fermeté *"je me ferai prêtre, mais ce sera pour être un bon et saint prêtre"* et le 7 octobre 1821 il entre au Grand Séminaire de Montpellier avec six autres jeunes de Béziers. Le jeune homme "dispose d'une bonne préparation intellectuelle acquise au collège, de bases spirituelles solides posées par le Père Martin ainsi que d'une expérience personnelle de Dieu faites dans le discernement de sa vocation. Il est habité par le désir de s'ouvrir à l'action de Dieu en lui, une motivation essentielle de sa vocation est l'amour de Dieu et le salut de l'humanité". Sr R do C Sampaio.

A 76 ans il écrira *"Dès ma plus tendre jeunesse, Dieu m'a rempli de son feu sacré. Mon coeur n'a jamais voulu vivre sans amour. Ce n'est pas tout. J'ai toujours senti en moi le devoir et le besoin de Le faire aimer... Je n'ai consenti à être prêtre qu'à la condition de vivre pour l'aimer et le faire aimer"*

A 19 ans, Jean Gailhac entreprend les cinq années de formation qui le conduiront à l'ordination par Mgr Fournier en septembre 1826. De ces 7 années au séminaire de Montpellier (5 en tant que séminariste et 2 comme jeune prêtre professeur de Philo et formateur) j'ai fait le choix de vous partager deux choses/aspects qui me touchent le plus et qui m'ont sauté aux yeux, au coeur devrais-je dire, en lisant quelques unes de ses notes pendant ces années-là.

La première, évidente, c'est la priorité que Gailhac donne à la **fréquentation de la Parole de Dieu**. Il lui donne la priorité aux premières heures de la journée comme en témoignent son emploi du temps d'alors ainsi d'ailleurs que ceux des années qui suivront... Il la lit, l'étudie, la médite, la mâche ou la rumine j'ai envie de dire. Il écrit de longues pages de ses "ruminations," pages où on peut déceler comment il approche le Christ révélé, présent dans l'Écriture, comment il découvre et pénètre dans la passion éprouvée par Jésus pour le nom, le règne et la volonté de son Père. La figure du Christ qu'il savoure le plus est celle du Bon-Pasteur, le berger audacieux, infatigable, miséricordieux et patient. *"c'est bien à juste titre (ô Jésus) que vous prenez le nom du Bon Pasteur dans la parabole du berger qui court après la brebis égarée, qui, pour la trouver, franchit les vallons et les collines, escarpe les montagnes, traverse les torrents rapides, qui, après l'avoir trouvée, loin de la maltraiter, loin de la punir de son ingratitude, veut la soulager en la prenant sur ses épaules pour la joindre au troupeau. Cette parabole dis-je, ô Jésus, est bien digne de vous et m'exprime bien la manière dont vous agissez tous les jours envers moi..."* (miséricorde, patience).

Dans ces mêmes pages on voit comment il expose sa vie entière à cette Parole, parole qui bouscule son confort, le fait sortir de l'étroitesse de ses désirs, de ses résistances, de ses limites, l'appelle à changer, à être un véritable disciple, *"revenons un peu à nous-même et demandons-nous comme les disciples de Saint-Jean à Jésus, qui suis-je, qu'es-tu ô mon âme, es-tu humble, douce, fervente. ... tu es humble mais d'où vient ce désir d'être estimée, ce mépris pour les autres, cette estime de soi-même, tu es humble mais d'où viennent les pensées qui t'enflent et te remplissent de*

complaisance pour toi-même ... Tu possèdes la douceur mais pourquoi as-tu tant de peine à supporter les moindres manquements qu'on te fait, mais pourquoi es-tu toujours si remplie d'aigreur, pourquoi si tu es douce, réponds-tu avec tant de sécheresse et de froideur, tu es douce mais pourquoi es-tu toujours si envenimée contre toi-même, pourquoi sais-tu supporter si peu patiemment tes propres imperfections, tu crois être fervente et tu veux qu'on croie que tu l'es, mais quel est ton attention dans la prière, quelle est la violence que tu te fais pour appliquer ton esprit à la contemplation des beautés intimes de ton Dieu... Pourquoi les moindres peines te découragent-elles ? Tu es fervente quand la grâce de Dieu te porte, mais si Dieu veut t'éprouver que deviens-tu, tout disparaît et tu es prête à tout quitter ou du moins dès lors tu te laisses aller aux vagues de ton imagination" "Oh Jésus, ne permettez pas, je vous en conjure, que mon admiration soit vaine mais faites qu'en vous admirant je tâche de conformer ma conduite à la vôtre. Il n'en faudrait sans doute pas davantage pour une âme amoureuse de Jésus que la seule vue de la conduite de son divin Epoux pour qu'elle se porte promptement à y conformer la sienne. Mais, hélas, notre coeur est si attaché à lui-même et à ses propres commodités que rien ne peut le toucher que ce qui le regarde personnellement.."

En lisant me venait à l'Esprit le verset du Psaume 126 "Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain peinent les maçons" Résolument Gailhac entre dans un chemin de confiance et veut laisser le Seigneur bâtir sa maison, c'est-à-dire lui-même, tout entier.

Il se laisse instruire, façonner "Qu'est-ce qu'un chrétien si ce n'est un disciple de Jésus-Christ... Etre disciple de quelqu'un c'est suivre ses exemples, écouter docilement ses leçons, retracer en soi-même celui qui est notre modèle ainsi voyons-nous l'artisan toujours prêt à écouter les ordres de celui qui le dirige, considérer avec attention l'ouvrage qu'il lui donne à imiter pour y conformer le sien." "Mon âme... sois à ton Dieu ... passe du côté de Jésus... sois son fidèle disciple... que puis-je de moi-même pour oser me proposer de telles choses? ... Mais mon Dieu, soutenu par votre secours, je dirai avec St Paul " je puis tout en celui qui, après m'avoir créé, veut encore me soutenir , me fortifier" .

Gailhac se reconnaît créature et demande au Seigneur de soutenir et fortifier son oeuvre de créateur en lui, en sa personne. Il sait qu'il ne peut rien de lui-même. Il en appelle à l'Esprit pour qu'il soit docile à l'action de Dieu en lui. "Ô Jésus, daignez m'éclairer de votre Esprit Saint afin que je tâche de m'affermir dans ces résolutions en considérant que si tout chrétien doit sans cesse faire des progrès dans la vertu, je comprenne quelle obligation c'est pour un ecclésiastique de ne jamais s'arrêter dans la voie de la perfection" . On pressent chez Jean Gailhac une grande joie d'avoir trouvé le trésor de Jésus et son Evangile... Cette joie émerge quand il remercie l'apôtre Paul ou Jésus lui-même de la "leçon" (c'est le mot qu'il emploie et que je traduis moi, par perle ou trésor) qu'il a reçue dans la méditation de tel ou tel passage biblique. "Ô grand apôtre souffrez, qu'après avoir rendu à Jésus, mon Sauveur, les adorations, les hommages et la reconnaissance que je lui dois, je vous remercie vous-même de la leçon que vous en faites dans la personne de vos fidèles colossiens" "Ô Jésus, Sauveur du monde, je vous adore et je vous remercie de l'instruction touchante que vous me donnez aujourd'hui dans la personne de votre Saint précurseur" (St Jn ch. 1 ... Une voix crie dans le désert...) La priorité que Gailhac donne à la Parole de Dieu va petit à petit le rendre capable de penser, sentir, aimer comme Dieu pense, sent, aime et lui permettre de s'ouvrir davantage aux besoins de son temps et de découvrir comment y répondre.

J'en arrive à la seconde chose que je veux souligner dans le cheminement de J. Gailhac au séminaire c'est qu'il y creuse **son choix pour les pauvres**. Le séminariste, le jeune prêtre veut conformer sa vie, ses engagements concrets à ce qu'il annonce. *"Il est certain que nous ne pourrons entrer dans le ciel que tout autant que nos oeuvres seront conformes à nos paroles. Pour arriver à ce port fortuné il ne suffit pas d'avoir de vains désirs si le vent des bonnes oeuvres ne nous y conduit. En effet dit l'apôtre, ce n'est pas dans de vaines paroles que consiste le royaume de Dieu mais dans les oeuvres et ailleurs dit le même apôtre, que me servirait de parler le langage des hommes et des anges si je n'ai point la charité, et si je n'ai point la charité je suis semblable à un airain et à une cymbale retentissante. Comme s'il disait, à quoi me servirait de parler devant des hommes comme un ange, d'une manière à mériter leur admiration et leur louange. Hélas tout cela serait vain et inutile pour le ciel si je n'ai point des oeuvres à présenter à mon Dieu."*

En 1823, il prend la résolution de vivre selon les conseils évangéliques :

*"Je prends la résolution de pratiquer la chasteté, la pauvreté et l'obéissance".*

Et un an plus tard il écrit *"toutes mes actions, soit que je mange, soit que je boive, soit que je prie, je ferai tout pour l'amour de Jésus. Pour base de toutes mes pensées, paroles et actions, je ne veux avoir que la gloire de Dieu et son amour"*.

Jour après jour, la priorité du Seigneur et de son royaume polarisent les forces vives de Jean Gailhac et il va relativiser tout le reste. Les préoccupations, les biens, les besoins et les aspirations personnelles passent au second plan. *"Le séminaire propose à ses élèves des charges apostoliques à l'extérieur. J Gailhac va visiter les malades, les prisonniers. Il aide les curés de Montpellier".* Là encore son emploi du temps atteste de ses activités et du temps qu'il donne aux *"bonnes oeuvres"*. Pendant les vacances, il rentre à Béziers et enseigne le catéchisme à l'église St Aphrodise. A l'école de Jésus-Christ, Gailhac mûrit et approfondit son option pour les petits, les pauvres. Ainsi dans une de ses méditations du mystère de Noël, j'ai relevé cette phrase :

*"nous pouvons admirer dans Jésus appelant à lui les pauvres bergers, le zèle que nous devons faire paraître à évangéliser les pauvres et à leur donner la préférence, si un jour nous sommes chargés de ce saint ministère"*.

Evangéliser les pauvres, leur donner la préférence...

Il écrit encore dans ses résolutions de l'année 1823 : *"Autant que possible passer les vacances dans une paroisse à évangéliser les pauvres habitants... y devenir pauvre avec eux et partager avec eux le morceau de pain que j'aurai.... être parmi eux dans un absolu désintéressement, surtout avec une grande humilité, vigilance et une grand application à la prière"*.

En 1824, : *"je ne veux garder point ou presque point d'argent, car si je suis dans le séminaire, il m'est inutile, et si je suis dans le ministère, comme mes désirs (s'ils s'accomplissent) sont de mourir dans une maison de pénitence, je n'en ai point besoin. C'est pourquoi, lorsque j'en aurai, je me regarderai comme l'économe des pauvres.... Ne point recevoir de présents, à moins que je ne puisse m'en dispenser et , si la chose est donnée pour les pauvres, elle leur appartiendra. Pourvu que j'ai Dieu et son amour, j'en ai assez pour moi"*.

C'est en 1828, alors qu'il est un professeur apprécié au séminaire, que son évêque Mgr Fournier lui demande de remplacer l'aumônier de l'Hôpital Central de Béziers qui vient de tomber malade. Sr R do C écrit que "tout porte à croire que cette première nomination avait un caractère intérimaire et que l'évêque n'avait sûrement pas l'intention de lui confier cette charge de façon définitive" L'ayant profondément désiré, mais sans l'avoir demandé, le jeune prêtre se trouve appelé à servir les pauvres et les malades à Béziers. Il va très vite leur "**donner effectivement la préférence**" en sollicitant de son évêque ce poste d'aumônier qui devient vacant.

A la fin de cette première partie de mon exposé, j'espère vous avoir brossé un portrait qui vous aura rendu la personne du jeune prêtre Gailhac plus familière (au moins pour celles et ceux qui ne le connaissent pas ou peu... encore une fois toutes mes excuses aux rscm pour leur dire des choses qu'elles connaissent parfaitement) en faisant ressortir certaines influences, certains traits de personnalité, certains choix et certaines options fondamentales qui, marqués du sceau de l'Esprit-Saint, on construit et continué à construire l'homme qui, en 1834, va entreprendre sa première fondation. Pour dire en une phrase ce qui m'apparaît évident et essentiel c'est que J. Gailhac, futur fondateur d'oeuvres, est un homme, un chrétien, un prêtre qui "*bâtit sa maison sur le roc,*" sur des fondations solides, qui ouvre ses fenêtres sur le monde qui l'entoure et dont le coeur est brûlant de charité.

Avec la deuxième partie nous abordons maintenant une tranche de vingt années (1828-1848) qui débute donc par la nomination le 12 septembre 1828, de Jean Gailhac au poste d'aumônier de l'hôpital de Béziers. Tous, ses collègues, le vicaire général Monseigneur Fournier ont été surpris de ce choix :

*"Mon ami, pourquoi tenez-vous à aller à l'hôpital ? Ce n'est le chemin de nulle part"* lui dit le Père Lunaret *"c'est le chemin du ciel"* répond Jean Gailhac (Sr R do C).  
*"L'hôpital central de Béziers faisait fonction d'hôpital civil et militaire et on y recevait sans distinction : soldats, prostituées, vieillards, indigents de la ville et des environs".*

On peut imaginer que le remplacement de l'aumônier malade avait mis Gailhac dans la situation d'assumer un ministère dont l'exercice l'orientait tout entier vers la volonté d'en attirer d'autres (et très spécialement les malades, les laissés-pour-compte, les pauvres, les mourants) à la source à laquelle lui-même buvait : l'Amour et la miséricorde de Dieu !

On peut imaginer que ce temps de remplacement lui avait permis de rejoindre très profondément son désir d'aimer Dieu et de le faire aimer en donnant la préférence *"aux pauvres..."* Comment s'étonner alors qu'il postule avec conviction pour ce ministère ? Dans son discernement Gailhac a dû lire, repérer la cohérence, la continuité entre son appel à devenir prêtre et ce nouvel appel de Dieu à être le ministre de son pardon dans un lieu de souffrance, de lutte incertaine pour la vie ? *"Ni les malades, ni la maigre rémunération, ni les conditions très précaires de l'établissement ne le découragent. La volonté de Dieu est claire".* Il s'immerge avec zèle et abnégation dans les salles où sont accueillis les malades contagieux, incurables, infirmes, les mourants et pendant plus de vingt ans, il se dépense sans compter pour *"les assurer de l'amour et du pardon de Dieu et leur donner le Pain pour la route"* K. Connell.

Gailhac consacre la majeure partie de son temps à ce ministère obscur mais il assure aussi d'autres tâches apostoliques que l'évêque lui a confiées, telles la célébration de l'eucharistie et les sermons à l'église St Aphrodise et dans les villages des environs où ses collègues curés l'invitent. Il confesse religieuses et laïcs et fait de la direction spirituelle. Son emploi du temps témoigne de journées bien remplies dans lesquelles il donne toujours la première place dès le lever, à la prière ainsi qu'à la lecture et à la méditation *"des livres saints"*.

Il nous faut maintenant parler d'un groupe dont la situation préoccupe spécialement l'aumônier. Il s'agit des femmes prostituées qu'il visite et accompagne spirituellement pendant leur séjour à l'hôpital. Il est ému de compassion et comprend la situation dégradante dans laquelle elles vivent, situation dont il avait dû parler quelques années plus tôt avec son ami le Père Martin qui rêvait de réouvrir le Refuge pour les jeunes filles à Béziers-.

Le 29 novembre 1834, Mgr. Nicolas Fournier meurt. Le 15 septembre 1835, Mgr Charles Thibault est nommé dans le diocèse. Le 17, le nouvel évêque écrit à Jean Gailhac en des termes très cordiaux. Il mentionne qu'il a eu connaissance de son zèle et de son amour pour les "bonnes et saintes oeuvres" Il l'exhorte à mener à bien la mission du Refuge, tout en l'assurant de son aide. A Béziers, des bruits commencent à courir sur la conduite du Père Gailhac. Le clergé de la ville essaie de le dissuader de continuer son oeuvre, le trouvant trop jeune et sans l'expérience nécessaire pour diriger une telle maison. On le traite d'ambitieux, d'imprudent, d'orgueilleux. Une des armes utilisée contre lui est la raillerie. Face à de telles réactions et, ne voulant pas le voir en butte à de semblables critiques sa famille l'incite à abandonner le Bon-Pasteur. Le Père Gailhac se sent isolé, sans aide. La solitude dont il souffre lui fait voir encore plus clairement l'importance du Bon-Pasteur dans sa vie. Il lui reste l'espoir d'être au moins reconnu par son évêque. Mais les bruits sont arrivés jusqu'à l'évêché de Montpellier et bien que Mgr Thibault n'y accorde pas de crédit, il les prend en considération. Les événements qui suivirent nous font croire qu'il aurait jugé plus prudent de confier l'oeuvre à une congrégation religieuse".

Trois congrégations religieuses vont se succéder à la direction de l'oeuvre entre 1835 et février 1849. - Les dames de Saint- Maur de 1835 à 1837... sous leur direction l'oeuvre est prospère et compte jusqu'à 40 protégées dont huit orphelines - La Congrégation de Saint-Joseph de Lyon remplace les dames de Saint-Maur de 1838 à 1839. Après leur départ, Mgr Thibault insiste de nouveau auprès de Jean Gailhac pour qu'il travaille avec des soeurs d'un ordre déjà existant où qu'il lui propose une règle pour des religieuses qui ne seraient destinées qu'à cette maison. D'une part Gailhac trouve difficile de travailler avec des soeurs d'un ordre déjà existant dont le gouvernement général est loin de la réalité du Bon-Pasteur et d'autre part il ne voit alors personne possédant les qualités qu'il jugeait fondamentales pour construire le noyau qui lui permettrait de fonder une nouvelle congrégation.

En 1840 il y a conflit entre le fondateur du Bon-Pasteur et son évêque... Ce dernier est connu pour sa sensibilité aux problèmes sociaux de son temps, à la condition ouvrière, à la misère. Dans ses lettres pastorales il veut faire connaître à ses fidèles la situation sociale de son diocèse, signaler les responsabilités, envisager les remèdes nécessaires... Il est très critique vis à vis de la philanthropie qui n'est "*qu'une religiosité distribuant des aumônes sans jamais aller au devant de la misère. Elle souscrit pour des orphelins, elle ne les recueille pas dans ses bras ; elle ordonne des secours pour les pestiférés, elle ne se jette pas au milieu de la peste. Elle crée des régimes pénitentiaires pour les condamnés, elle ne descend pas dans les bagnes... elle donne de l'argent, on ne l'a pas vue donner la vie*" (mandement 1840). "*Une bien-faisance profane et mesquine a remplacé la charité qui portait la chaleur vitale dans tout le corps social*". Il s'agit de restaurer en même temps et la foi et les oeuvres qui seront le signe de la foi. "*Dieu veut que vous le priiez bien plus encore par vos oeuvres que par vos paroles et que la louange lui vienne moins de vos bouches que de vos actions*" (cité dans la thèse de M Cholvy p 527) Ce tempérament porté à l'action pratique est attaché à des oeuvres comme celle du Bon-Pasteur, on peut le penser.

Son prêtre diocésain Jean Gailhac, entreprenant et créatif pour le Royaume, n'est-il

pas à l'opposé des philanthropes qu'il vilipende dans la lettre que nous venons de citer? Lui, recueille les orphelins dans ses bras... Lui, se jette au milieu de la peste (quand elle se nomme choléra comme en 1832) Lui descend dans les bagnes (les femmes prostituées ne sont-elles pas des prisonnières ?) Il donne de l'argent certes, il partage le peu qu'il a mais surtout, on le voit donner la vie. Son prêtre, aumônier de l'Hôtel Dieu et fondateur du Refuge à Béziers, n'est-il pas l'un de ses ministres et collaborateurs les plus zélés pour oeuvrer à la mission de "restaurer en même temps et la foi et les oeuvres."? (cf Supra). Il devait souhaiter que le Père Gailhac trouve une solution pour que l'oeuvre du Bon-Pasteur puisse continuer. De même le prêtre, soucieux de la communion ecclésiale, devait-il sans cesse au milieu de ses difficultés, avec des vues différentes parfois, discerner ce qui était essentiel, abandonner peut-être momentanément certaines perspectives pour garder le cap sur ce qui était fondamental afin que l'oeuvre commencée ne courre pas le risque de disparaître. Aussi en 1843 confie-t-il de nouveau l'établissement au troisième ordre religieux que j'avais annoncé : les Soeurs de Marie Joseph qui y resteront jusqu'en février 49. Monseigneur l'Evêque fait une visite surprise qui le satisfait pleinement et devient à partir de là un protecteur inconditionnel du Père Gailhac et de ses oeuvres et activités apostoliques.

A ce moment de mon exposé je voudrais réintroduire quelqu'un dont j'ai simplement évoqué le nom dans la première partie, l'ami de Collège de Gailhac, Eugène Cure. Celui-ci s'est formé en droit et s'est marié avec Apollonie Pélissier native de Murviel. L'amitié s'est renouée entre les deux hommes et le couple fut l'un des tout premiers bienfaiteurs du Refuge. Le prêtre est fréquemment l'invité des Cure et il devient leur directeur spirituel. On peut penser que Gailhac trouve chez eux un espace d'accueil, de parole où il peut partager ses joies et ses difficultés en confiance. Au nombre de celles-ci bien sûr, les finances. Son salaire d'aumônier à l'hôpital était la base du budget de la Maison dont il complétait les apports par les dons reçus des amis, des bienfaiteurs, contributions irrégulières mais précieuses, ainsi que des petites subventions que lui accordait la municipalité certaines années.. et on peut dire que sa confiance en la Providence faisait le reste. Le nombre des personnes accueillies augmente et la Maison devient trop petite. J.Gailhac achète du terrain, commence des travaux d'agrandissement. Son ami E. Cure doit être de bon conseil. Avec son épouse, il cherche à collaborer et à soutenir le prêtre en l'aidant à faire face aux besoins du B. Pasteur. Chrétiens convaincus, Mr et Mme Cure avaient-ils sans doute aussi entendu les lettres pastorales de Monseigneur Thibault et ses appels à vivre une foi, un amour en acte. En 1847, ils offrent une nouvelle chapelle à l'Etablissement du Bon- Pasteur, la Rotonde dont nous avons encore la trace visible aujourd'hui, ici-même.

Pour conclure cette deuxième partie de l'exposé, constatons que Jean Gailhac n'a pas ménagé sa peine pendant les vingt années que nous venons de parcourir... et depuis la fondation du Refuge puis de l'orphelinat, il travaille certes avec la confiance de son évêque, l'appui des autorités politiques et le soutien de collègues et des chrétiens qui croient, comme lui, en l'absolue nécessité d'un tel lieu... Mais aussi, il fait face et gère avec courage, persévérance et foi toutes les contrariétés, les difficultés voire les impasses qui surgissent quand on est le fondateur et l'intendant de telles entreprises, de tels projets. Jean Gailhac songe de plus en plus sérieusement à la suggestion de Mgr Thibault, fonder une congrégation religieuse qui, avec lui, gèrerait le Bon-Pasteur, animée comme lui par le même amour passionné de Dieu et le désir non moins passionné de le faire connaître et aimer pour que les jeunes filles et les enfants accueillis aient la vraie vie en abondance.

On a pu comprendre qu'il lui était difficile de travailler avec des congrégations qui n'étaient pas toujours en accord avec lui, avec les objectifs de l'oeuvre et qui lui envoyaient des soeurs qu'il ne pouvait lui-même choisir bien sûr. Pendant ce temps de mûrissement, de travail de l'Esprit, le prêtre est l'accompagnateur spirituel de plusieurs jeunes filles qui souhaitent suivre le Christ dans la vie consacrée. Il décèle en elles les qualités humaines et spirituelles qu'il attend de celles qui dirigent le Bon-Pasteur. Deux d'entre elles, Rose Jeantet et Cécile Cambon y travaillent déjà depuis plusieurs années. Les trois autres, Eulalie Vidal, Marie Roques et Rosalie Gibbal sont enseignante, employée de maison, ou consacrent leur temps aux pauvres ou aux malades. Jean Gailhac sent que ce petit groupe pourrait être le noyau de sa future congrégation mais il sent aussi qu'il lui manque encore quelqu'un pour le consolider. En 1848, l'année de la révolution et de la proclamation de la République, son ami et bienfaiteur du Bon-Pasteur, Eugène Cure décède brutalement en novembre.. Peu de temps après, sa veuve, Apollonie fait part au Père Gailhac de son désir de consacrer sa vie à Dieu et de continuer à partager la mission du Bon-Pasteur en entrant dans la communauté qu'il voulait fonder. Le prêtre est surpris et émet des objections. Apollonie prend le temps de la réflexion et de la prière et persiste dans sa demande. Mgr Thibault est consulté et confirme la vocation de Mme Cure. Il choisit le 24 février 1849 comme date de la fondation de "l'ordre des Dames du Sacré-Coeur de Marie". Les premières soeurs de l'Institut du Sacré-Coeur de Marie sont regroupées au Bon-Pasteur sous la direction du Père Pierre-Jean-Antoine Gailhac, chanoine honoraire et Père Fondateur. L'objet de cet exposé n'est pas de vous parler de la congrégation du Sacré-coeur de Marie comme telle mais bien d'essayer de découvrir un fondateur d'oeuvres en la personne de Jean Gailhac enfant de Béziers, prêtre du diocèse de Montpellier qui, il y a 150 ans a fondé notre congrégation...

Il écrit en 1878... *"Depuis mon enfance Dieu a mis en moi un grand amour pour les âmes. C'est là le principe des oeuvres qu'il m'a fait entreprendre, car je n'ai rien entrepris que ce qu'il m'a indiqué vouloir".* Ce qui met en marche, mobilise J. Gailhac depuis le séminaire, le principe des oeuvres, c'est bien l'amour de Dieu et son amour des autres à qui il veut faire connaître et partager cet Amour. Ecoutons comment il décrit la fondation de la congrégation : *"chères filles, lorsque Dieu veut faire naître un nouvel Institut pour donner comme un aide nouveau à son Eglise, ne fait-il pas, mais en petit comme Jésus-Christ pour ses apôtres ? En effet Il donne à son élu son Esprit et Il lui dit : va, forme moi une famille pour travailler au bien des âmes. Dieu qui fait tout, lui envoie des sujets propres à son oeuvre. Il lui inspire le choix qu'il doit faire comme le fondement de l'édifice que Dieu veut bâtir. Celles que Dieu a prédestinées pour être réunies sont donc ce fondement, ou les racines de cet arbre que Dieu plante dans le jardin de son Eglise, il sort de ces racines un tronc fort robuste qui, peu à peu, produit de grandes branches qui serviront à recueillir les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes qui, correspondant à la grâce, veulent mériter la vie éternelle."* (Lettre du 23/08/82) .

Gailhac a laissé bâtir sa maison par le Seigneur... c'est encore le Seigneur qui bâtit la maison RSCM... et celles qui sont cette maison, les fondations de cette maison sont appelées au même abandon, à la même confiance... Aussi les oeuvres fondées ne sont-elles que la seule oeuvre du Seigneur... Dieu créateur continue sa création, continue à donner la Vie en inspirant ses créatures. Il associe Jean Gailhac à sa nature même de créateur et Jean Gailhac propage ce mouvement créateur en y associant d'autres, ici les RSCM qui sont appelées à démultiplier ce don de la vie. *"la fin véritable de votre travail, de votre dévouement, c'est de faire connaître Dieu, de le faire aimer généreusement, de l'établir dans les âmes que Dieu vous confie"* (30/03/84).

Si la fondation de notre Institut est l'oeuvre de Dieu dont il s'est fait l'instrument, Jean Gailhac voit aussi les oeuvres entreprises par l'Institut comme une participation à l'oeuvre même de Dieu et l'oeuvre de Dieu c'est son fils Jésus-Christ lui-même qui est venu la révéler, l'accomplir (cf St Jn 15-9-12-13 : "Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés : demeurez dans mon amour... Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime. (Jn 17-25-26) : "Père juste, tandis que le monde ne t'a pas connu, je t'ai connu et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux". Aussi peut-il dire lors d'une cérémonie de prise d'habit religieux en septembre 1853 :

*"A Dieu ne plaise que je veuille élever un Ordre aux dépens d'un autre... Mais les Ordres qui unissent si fort à Jésus-Christ que l'Oeuvre de Jésus-Christ devient leur Oeuvre, ne sont-ce pas ceux qui procurent le plus de gloire à Dieu? Or, mes chères Filles, l'Ordre dans lequel vous entrez est de ce nombre."* Au début de la Congrégation "le désir, la promesse de participer à l'oeuvre de la Rédemption étaient inclus dans l'engagement public pris par les soeurs. Elles devaient faire un quatrième voeu de zèle... après la suppression du quatrième voeu (demandée par le Saint-Siège en 1873) Gailhac continue à considérer le zèle comme la marque spécifique de la congrégation" (Mary Milligan p112 "Pour qu'ils aient la vie")

Associé au voeu d'obéissance, c'est le moyen pour imiter plus profondément Jésus-Christ : *"Seul le zèle qui a son principe dans l'amour de Jésus-Christ et dans les efforts continuels n'a pas de bornes... Il ne sait pas se reposer en lui-même, il faut qu'il se communique. C'est un besoin de donner ce qu'il tient de Dieu. Il connaît Dieu, il veut qu'il soit connu, il aime Dieu, il veut que Dieu soit aimé. Il le sert, il l'adore, il veut que le monde entier le serve, l'adore"* (Lettre. 29/09/81)

Dès 1851, la communauté naissante s'ouvre à l'internationalité en accueillant deux jeunes postulantes irlandaises. En 1868 les premiers contacts sont pris pour une fondation à l'étranger, et les premières RSCM partiront en 1870 pour Lisburn près de Belfast en Irlande du Nord. Jean Gailhac et les premières soeurs, à l'exemple de la Vierge Marie femme ouverte à l'inattendu de l'Esprit", deviennent des disciples de Jésus sans frontières. *"Rappelez-vous que vous êtes associées aux apôtres, que vous devez être leurs aides dans la grande oeuvre du rétablissement du règne de Dieu sur les âmes (reconstruction du Règne de Dieu dans le monde) c'est là l'oeuvre, tout le reste n'est qu'un moyen"* (Lettre 30/03/84) .

L'histoire nous montre que Jean Gailhac fut ouvert à la création d'oeuvres fort diverses avant la fondation et après la fondation de la Congrégation, tout comme il fut capable, au prix de souffrances, de fatigues, d'incompréhensions et en dépit du manque de ressources humaines et financières, de les transformer, voire de les arrêter si les besoins se modifiaient, si d'autres surgissaient et si les talents des soeurs y correspondaient mieux.

Ainsi fonda-t-il la congrégation des prêtres du Bon-pasteur dans les années 1850-53, Congrégation qui géra l'accueil de garçons orphelins dans la propriété agricole de Bayssan et qui anima la paroisse St Jude. (Congrégation qui ne recrutera plus après 1876)

Ainsi transforma-t-il entre 1849 et 1850, le Refuge tellement cher à son coeur en un établissement de Préservation et ouvrit-il le Pensionnat, pensionnat pour les jeunes filles des familles aisées de Béziers en 1851 (connu plus tard comme le Cours St Jean) Tout cela il le met au rang des moyens qui ne sont que l'expression de la créativité, de l'inventivité d'un coeur passionné par une seule et unique mission *"connaître et aimer Dieu, le faire connaître et aimer"*

Nous voilà arrivée au point de conclure cette conférence.

Vous vous rappelez que j'ai commencé en vous citant la phrase d'un journaliste qui, en 1857, partageait aux bitterois son admiration pour un homme, l'Abbé Jean Gailhac, qui *"poursuit depuis plus de vingt ans le cours de ses fondations charitables avec un zèle, une persévérance et une unité de vue qui révèlent l'homme de Dieu"*.

*"Poursuivre le cours de ses fondations"* cette expression n'évoque-t-elle pas le mouvement ininterrompu et irrésistible d'un cours d'eau ? Le mouvement même de la vie ?

Et nous les RSCM pour fêter l'anniversaire de notre fondation, nous avons choisi pour titre de notre publication jubilaire ... "COMME UN FLEUVE ..." Et quelle est donc cette *"unité de vue"* qui caractérise le fondateur Jean Gailhac ? Dans quels mots la traduirions-nous aujourd'hui ? Dans cette même publication, nous avons écrit "La vie est un fleuve et vient de Dieu" Jean Gailhac a fondé une famille religieuse qu'il a voulu prioritairement attentive et présente à des situations où la vie est abîmée, blessée, comptée pour rien. Pour que nous y soyions des témoins de Jésus-Christ venu pour que tous aient la vie... Pour être ces témoins-là, pour que la vie soit "abondante", comme un fleuve", il nous faut continuer à la découvrir, continuer d'apprendre ce que signifie dans notre vie (personnelle, communautaire, ecclésiale) et pour le monde aujourd'hui "connaître et aimer Dieu"

## **Du pensionnat des dames du Sacré-Coeur de Béziers (1851) à la disparition du cours Saint-Jean (1973)**

**L. Secondy**

En 1850 naît à Béziers un pensionnat qui va devenir une des institutions de Béziers les plus connues pour les filles de cette époque. Un article de la *Semaine religieuse de Montpellier* du 20 janvier 1870 (1) le mentionne parmi d'autres pensionnats de la ville accueillant les jeunes filles de familles riches : ceux des Dames Noires (de Saint-Maur), de l'Immaculée-Conception, des Franciscaines, des demoiselles Bonard, de Sainte-Germaine, des demoiselles Terrasson et de Mlle Amblard. Parlant de leur générosité envers les pauvres, l'article précise : **"D'où il suit que si dans nos écoles on ne tient pas à faire des bachelières, comme l'aurait voulu M. Duruy, on s'entend à former des cœurs charitables et généreux, ce qui est infiniment préférable"**. La maison est tenue par la Congrégation des religieuses du Sacré-Coeur de Marie, reconnue par décret Impérial du 19 août 1856 - ce point est important pour la suite de l'histoire.

Nous en connaissons l'histoire à ses débuts par les travaux qui ont été effectués par la sœur Rosa do Carmo Sampaio (2). Nous voudrions dans cet article présenter la suite de ce travail et faire le point sur ce qu'était cette école à la fin du XIXe siècle et après si possible. Nous ne reprendrons pas tout ce que cet auteur dit des années 1851 à 1869. Notons simplement que nous possédons les listes des élèves à travers quelques cahiers qui servent de registres. Elles y sont rangées par lettre alphabétique et par classes, ce qui nous permet, dans un premier point, de faire l'étude des effectifs.

### **Les effectifs**

Le pensionnat ne reçoit pas un très grand nombre d'élèves durant la période concernée. Il est officiellement habilité pour accueillir 100 pensionnaires. Les directrices, telle sœur Saint-Félix, le 16 avril 1887, précisent aux inspecteurs primaires qu'ils doivent bien le distinguer de l'orphelinat **"quoique soumis à la même autorité"**. De 1886-87 à 1901-02, sur 16 ans, les effectifs varient entre 93 et 57 élèves, avec une moyenne proche de 80 par an. En 1877, le conseil départemental a fixé le nombre d'internes maximum à 100 et le nombre des maîtresses à 4. Ce quota a été confirmé le 13 novembre 1899. Le diagramme ci-joint montre les inflexions, avec une sorte de moutonnement qui ne correspond pas à des moments précis de l'histoire de Béziers et de l'évolution économique. Pour l'instant les causes de ces fluctuations nous échappent, faute de connaître les analyses qu'ont dû en faire alors les responsables de l'école.

Le nombre de classes lui-même varie. Le plus souvent, on en compte quatre, parfois cinq, par exemple de 1887, en 1890-1 et jusqu'en 1894, et, à nouveau, en 1905-06. Elles perdent d'ailleurs leur désignation par un numéro (1ère, 2ème), pour prendre celui de leur saint patron : le Sacré-Coeur, saint-Joseph, les saints Anges, saint Louis et sainte Philomène. A l'intérieur de ces classes, le nombre d'élèves n'est guère constant d'une année à l'autre.

L'on note aussi, en regardant de près ces listes, une très grande variation des âges entre les élèves d'une même classe. Nous avons fait ce travail pour 1894-5. Dans la première classe, celle des aînées, les dates de naissances s'étendent de 1876 à 1881 - cinq ans d'écart. On y trouve donc des jeunes filles qui ont entre 18 et 14 ans. Dans la deuxième, l'échelonnement est aussi vaste : de 12 à 16 ans. Il en va de même dans les deux autres : respectivement de 11 à 14 ans et de 6 à 12 ans. L'on signale même parfois que quelques élèves ont moins de six ans. L'on peut en conclure que le pensionnat recrute les enfants jeunes et les mène, lorsqu'elles y restent durant toute leur scolarité, de 6-8 ans à 14-18 ans. Ainsi Antoinette Landes, dont les parents habitent Saint-Martin, près de Béziers y entre en mai 1891 et en sort le 27 décembre 1898 - elle y séjourne donc pratiquement pendant sept ans et demi. Et ce n'est pas une

exception. Jeanne Razigade né en août 1880, rentre au pensionnat en 1886 et en sort en 1896. Léontine Peyrac, née en septembre 1887, y entre à 9 ans, en octobre 1896, et y reste jusqu'en juillet 1903. Marthe Cornuty y est reçue le 1er octobre 1876 et le quitte le 22 juillet 1887, soit 11 ans de présence.

### **Origine géographique et sociale des élèves**

L'étude de la répartition des lieux d'origine pour 1894-95 fait ressortir une certaine diversité, mais aussi une certaine concentration. Sur 83 élèves, 41 ont des parents domiciliés à Béziers, soit 49 % d'entre elles. Les autres familles demeurent en grande partie dans les villages proches de cette cité, entre Villeneuve-lès-Béziers et Capestang, Magalas et Sérignan (voir le tableau ci-joint), avec tout de même des villages plus éloignés comme Saint-Gervais-sur-Mare. Les parents de six autres habitent hors de l'Hérault : dans l'Aude (2 élèves), l'Aveyron, l'Ardèche, la Lozère ; la dernière est portugaise. La clientèle du monde urbain côtoie donc le monde rural à peu près à égalité. Mais en est-on pour autant d'un autre milieu ? La même comparaison d'après les données de 1886 : 38 biterroises, 30 jeunes filles des villages, proches, deux de l'Aude et trois Irlandaises, ne montrait pas de grandes différences.

De cette origine, on peut déduire en grande partie le milieu sociologique : les élèves sont issues de familles aisées, la bourgeoisie catholique du monde urbain et rural. Sur les 84 adresses des élèves, à la ligne profession des parents, nous trouvons 34 propriétaires et un régisseur. Ils étaient 36 sur 77 en 1886-7. Le milieu viticole est donc très bien représenté dans cette école et c'est logique : on voit là les effets de l'enrichissement dû à la vigne. Dans le milieu urbain, il arrive que la mère soit seule : nous trouvons une série de veuves - 13 en 1894. Les autres professions mentionnées (11/84) se divisaient en trois catégories : des commerçants (libraire, marchand de bois, pâtissier) et des négociants ; quelques membres des professions libérales : deux filles de notaire et une de pharmacien et enfin des artisans ou de petits industriels (une fille de fabricant de couteaux par exemple). Quand on aura ajouté à cette liste une fille d'officier et une d'inspecteur des postes, on aura fini ce tour. Reste une bonne vingtaine de familles dont la profession du père n'est pas mentionnée. En 1886, il n'y en avait aucune. La moitié des élèves appartiennent aux trois catégories décrites ci-dessus : les filles de négociants sont au nombre de 7, comme celles des commerçants, trois sont filles d'officier, deux de docteurs, deux de notaires, trois de rentiers.

Familles aisées, disions-nous ! Il faut en effet une certaine aisance pour entretenir sa ou ses filles au pensionnat. Le prix de la pension tourne en effet autour de 600 francs l'an, selon les années et les classes. Mais cette somme ne représente que les deux tiers des frais occasionnés par la présence d'une jeune fille dans cette école. Les diverses factures envoyées aux parents permettent d'arriver à un résultat approchant dans tous les cas 750 à 800 francs, parfois 900. Les autres frais sont en effet incompressibles. En quoi consistent-ils ?

Il s'agit d'abord des dépenses entraînées par la tenue exigée des filles : le costume, facturé 50 francs, le chapeau de semaine, 7 francs, les gants d'été et d'hiver... Il y a ensuite les dépenses entraînées par le matériel scolaire proprement dit : frais de bureau, livres, cours supplémentaires et abonnement à la bibliothèque. Les arts d'agrément font partie du programme, mais ont leur coût : cours de peinture et matériel pour peindre ; cours de musique et location des instruments, le piano en général. Mlle Tarbouriech paie 200 francs pour ces cours en 1905-06. La gymnastique est payante : 15 francs, dans son cas. L'appartenance à la congrégation des enfants de Marie ou des saints nécessite le paiement d'une cotisation et l'achat d'un cierge. Tout cela s'ajoute pour corser la note. Pour comprendre ces prix élevés, on ne saurait oublier que le Père Gailhac a fondé ce pensionnat pour subvenir aux besoins des orphelinats voisins. C'est là une sorte de transfert social que pratiquent, au XIXe siècle, bien des congrégations religieuses enseignantes : les riches payent plus pour aider les pauvres et leur permettre de faire des études. Une fois votée la gratuité de l'enseignement par la loi de 1881, ce procédé se justifie toujours dans l'enseignement catholique qui lui demeure payant.

Mais que viennent faire ces jeunes filles dans cette Pension relativement coûteuse ? Les parents en attendent cette excellente éducation qui fera de leurs filles des femmes accomplies, selon les critères du temps, bien sûr. Elle se fera autour de deux pôles :

### **Education et instruction**

Le règlement du pensionnat commence par définir ce que doit être la formation de la jeune fille dans la maison. *L'élève "doit s'efforcer d'acquérir une éducation solide, distinguée, éminemment chrétienne"*. C'est là le premier verset de cette bible de la bonne conduite. Le deuxième l'invite à acquérir une *"instruction étendue"*. Mais à quoi est-elle destinée ? A accéder à une profession ? Point du tout. La finalité est plus restreinte, en un sens, mais beaucoup plus ambitieuse dans un autre : *"Rendre la jeune fille utile et agréable dans la société qui lui est destinée et dont elle doit devenir l'ornement, l'édification, le soutien, la base, suivant l'apostolat qu'elle doit exercer plus tard dans la sphère où Dieu la placera et où elle doit toujours se montrer la digne émule de la femme forte de l'Évangile"*.

Pesons ces mots. L'ornement certes : *"utile et agréable"*. De quoi valoriser une maison, un mari, des enfants, voire un couvent, si elle devient religieuse. Mais notons le mot *"apostolat"*. La femme a une mission, outre la gérance du domestique et l'éducation des enfants qui lui reviennent de droit, c'est de christianiser, d'évangéliser le milieu familial et ceux qu'elle aura l'occasion de fréquenter dans son salon ou dans ses contacts mondains. Qu'elle soit religieuse ou laïque, c'est la même mission qui lui est confiée, avec des formes spécifiques, bien sûr. Le moyen en est plus l'édification que la parole. L'ancienne du Sacré-Cœur se doit d'être prosélyte par sa manière de se comporter, par son style de vie. Le règlement lui attribue un rôle encore plus grand : être *"le soutien et la base"*. De quoi ? Mais tout simplement de la société, la sienne, son milieu, et, par voie de conséquence, selon son rang, de toute la société. La femme ainsi formée sera la restauratrice de la civilisation chrétienne. Voilà l'idéal qui sous-tend de tels propos.

Seulement, le modèle qui leur est proposé est celui de la religieuse : *"Les bonnes élèves seront toujours de l'avis des Religieuses qu'elles regarderont comme leurs Mères et leurs meilleures amies"*, précise le règlement - notons la majuscule à leurs Mères. Imiter ce type de vie, toute donnée, en l'adaptant à sa condition propre, c'est assurément réussir sa vie en ce monde - ce qui n'est pas une garantie de bonheur, d'ailleurs - et faire son salut dans l'autre. Chaque sœur du pensionnat reçoit comme consigne d'être *"un si beau modèle aux yeux des élèves que (celles-ci) soient toutes désireuses de l'imiter en tout"*. Tel est l'idéal présenté. Il s'agit d'une formation par conformation. Une religieuse est pieuse, une religieuse est vertueuse, une religieuse est humble et discrète. Leurs disciples seront, elles aussi, à leur place, celle où Dieu les a mises, pieuses, vertueuses, humbles et discrètes. .

L'éducation consiste donc à leur inculquer les vertus chrétiennes, la foi, le goût de la prière par laquelle on donne à Dieu *"son cœur, avec beaucoup de ferveur"*, la pratique des sacrements, une piété, toute faite *"d'abandon dans les bras de Jésus et de Marie"*. Certes dans cette éducation, la contrition existe, le sacrifice aussi. On précise même aux pensionnaires qu'elles doivent se rappeler qu'elles doivent être dans un *"saint tremblement en présence du Roi des Rois"*. Mais c'est là plus crainte révérencielle que peur. La dominante du règlement me semble être plus centrée sur cette attitude d'abandon, dans une confiance inébranlable. Les termes sont clairs : *"loué, adoré, aimé, béni, glorifié, soit Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Très Saint-Sacrement... Bénie soit la sainte et Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu"*. La dévotion au Sacré-Cœur exprime aussi cette tendresse sous la plume d'une élève :

*"O ! sourire de Dieu, rayon pur et céleste,  
O triomphe du bien si grand et si modeste...  
Aussi oui nous l'aimons dans ce pieux asile"*

***Dans ce pensionnat si frais et si tranquille  
Du culte de ce Cœur, notre cœur est charmé  
Ici le Sacré-Coeur par nous est bien aimé***

La prière est de tous les moments : le matin, au dortoir, puis à l'oratoire et en étude, à 9 heures avec le *Veni Creator*, avant et après les classes ; à dix heures, on lit une page du Nouveau Testament ; à 14 heures, on récite le chapelet ; l'on fait une petite lecture de piété, à 15 h 45, quelques minutes d'adoration ou une lecture d'une page de *l'Imitation de Jésus-Christ* ; à 20 heures prières du soir. On ajoute une pratique précise pour la journée, tirée au sort, le matin, en entrant en classe. On lit aussi tout haut une maxime à la suite de *l'Ave Maria* qu'on récite après chaque récréation. Au réfectoire, on récite le Benedictus et les grâces, puis on fait une lecture, les élèves mangeant en silence... L'attitude de l'orante est prescrite : mains jointes, yeux fermés, corps immobile, à genoux, le plus souvent. Ou encore la tête et le corps un peu inclinés dans l'attitude de la prière. Chaque élève se comportera, dans l'église, comme s'il n'y avait qu'elle et Notre-Seigneur. Par leur attitude, elles doivent édifier les gens du monde.

L'affiliation aux congrégations des Saints Anges et des Enfants de Marie renforce encore ce style de piété. Un des buts de la seconde, affiché après 1870 est de ***“préserver les élèves rentrées dans le monde de la contagion du siècle, en les rendant des âmes fortement trempées et capables de contribuer à la régénération de leur chère patrie si déchue.”*** Pour entrer dans cette confrérie, il faut se distinguer longtemps par sa piété, sa docilité, sa fidélité au règlement et avoir passé quelques temps dans la congrégation des saints Anges. L'aspirante doit obtenir l'avis favorable de la maîtresse de la classe, de l'aumônier et de la directrice, après quoi, elle est proposée au conseil par l'aumônier et par la directrice. Si sa candidature est agréée, elle devient novice, puis membre. Les congréganistes se réunissent pour la prière tous les samedis : elles récitent l'office de l'Immaculée Conception et entendent des lectures de piété. S'y ajoute une vénération pour le pape que traduit ce poème de jeune fille :

***“Pie IX qui de Jésus partage le calice  
Poursuit son douloureux et noble sacrifice”  
Même vénération pour Louis XVI.***

Les qualités de la femme du monde s'acquièrent au pensionnat. Et d'abord, la modestie dans la tenue, le silence, le respect de l'autre : ne pas regarder sa voisine, se tourner vers la muraille en faisant sa toilette, ***“afin de n'incommoder personne”*** Ne pas perdre de temps, être exacte, pratiquer l'humilité, avoir le courage de défendre leur foi dans une société qui menace l'église et ne la reconnaît plus comme maîtresse des hommes, comme le dit un poème d'élève écrit dans le traumatisme de la défaite de 1870 :

***“Le grand pays français se montrant oublieux  
De ce ciel plein d'azur, grand et mystérieux,  
La foi ne brille plus sur nos charmants rivages,  
Et l'homme du Seigneur oubliait les passages...”***

Signalons que l'on cultive au pensionnat l'amour du pays et les poèmes d'élèves dénoncent les Prussiens ***“venus comme de mauvais anges”***, et Bismarck qui ***“de nos vins vieux arrosait son fromage”***. ***“Nos écus voyez-vous ont rempli ses sacoches”***. La revanche viendra :

***“Nos vaillants soldats à l'armure coquette,  
Pourraient bien des Prussiens faire bonne omelette  
Et Bismarck deviendrait jaune comme un citron  
Car nous l'écraserions comme un vieux macaron”  
... En attendant ce jour de brillantes escrimes,  
A notre France ici j'ai consacré mes rimes...”***

Mais revenons à l'éducation. En toute chose, la jeune fille mettra un soin extrême, par exemple en rangeant ses affaires. Elle doit arriver à incarner le modèle suivant : ***“Une jeune fille ne doit jamais avoir un air hardi ni suffisant, mais elle ne doit pas non plus avoir l'air gauche, intimidé, mal à l'aise, d'une personne ignorante et peu habituée à fréquenter la bonne société”***. L'antithèse de la femme bien élevée, on la trouve dans le portrait de celle qui a ***“une éducation domestique négligée, vulgaire, ordinaire, qui pratique l'indifférence, le laisser-aller, l'insouciance, le manque de soin”***. La bonne image, la voilà : ***“Les enfants comme il faut sont toujours soigneuses de tout ce qui les entoure”***.

L'élève, comme la religieuse, doit s'habituer à se mouvoir dans un monde feutré. On a l'impression que les jeunes filles devraient sans cesse glisser comme sur parquet ciré avec des patins, furtives, sans aucun bruit ; un murmure tout au plus, dans leur cœur, comme dans leur agir. La consigne est : ***“marcher l'air grave, d'un pas mesuré, sans précipitation, dans le silence le plus profond”***, à la chapelle certes, mais aussi, ailleurs. Il faut toujours parler à mi-voix. Un passage d'ombres. Un silence de clôture, en quelque sorte. C'est pourquoi l'on prévoit que si durant la récréation un camp refuse de jouer comme il convient, on rentrera en études.

La jeune fille qui fréquente le Sacré-Coeur de Béziers doit donc faire montre de ce ***“cachet de bon goût, de comme il faut, qui annonce la présence de jeunes filles bien élevées”***. Savoir aussi garder ses distances. Les maîtresses veilleront à éliminer les amitiés trop exclusives ou trop intenses. Le tutoiement est interdit. Les pensionnaires doivent s'appeler Mademoiselle. Les élèves des différentes classes sont séparées, non seulement dans leurs classes respectives, mais encore, autant que possible, dans les dortoirs, au réfectoire, dans la salle d'études, à la chapelle, dans les lieux de récréation. Toutes ces interdictions proviennent de la peur des amitiés particulières : ***“Toute amitié et toute liaison particulières sont expressément défendues dans la maison”***, lit-on à propos du règlement des récréations. Pour éviter cela, les élèves doivent entourer les maîtresses et pratiquer des jeux collectifs. Les apartés entre jeunes filles sont toujours dangereuses et ont ***« ordinairement le démon pour président »***, d'où le règlement qui consiste à exiger qu'elles parlent de façon à être entendues des maîtresses. Elles ne doivent pas s'éloigner (intentions suspectes ou mauvaises), mais, au contraire, s'amuser ensemble.

La séparation des âges est de rigueur – et pourtant nous avons vu les grandes différences qui existaient entre élèves d'une même classe. Il est expressément défendu aux grandes de s'occuper des petites, de les arrêter, de les attirer. Lorsque l'on a des sœurs, des parentes ou des amies dans la maison, on ne doit leur adresser la parole qu'en récréation et avec l'autorisation de la maîtresse de chacune d'elles. L'on conseille aux bonnes élèves d'éviter tout rapport avec celles qui ont eu des mauvaises notes jusqu'à ce que les coupables soient rentrées dans les bonnes grâces des maîtresses et de leurs camarades par leur bonne conduite.

Pour arriver à ce degré de qualité, requis de la future femme du monde ou de la religieuse policée, une certaine instruction est nécessaire. Elle n'a rien de superflu ou de léger, comme on a tendance à le laisser croire, car elle est un élément majeur du façonnement recherché. La jeune fille se doit de devenir une femme instruite pour bien tenir son rang dans le monde où elle va évoluer, sa vie durant. D'où, comme partout alors, des travaux d'aiguilles, mais aussi des leçons de prononciation, de maintien, de politesse. La femme qui saura tenir sa maison, saura être aussi un être exquis et de goût, qu'il fera bon fréquenter. Les arts d'agrément, la musique vocale, le piano et la peinture en feront l'ornement de son salon. La gymnastique contribuera à lui donner un maintien et un port dignes. L'art de la calligraphie ajoutera encore à ce poli. Bien écrire, n'est-ce pas une marque de propreté, de netteté ?

Bien sûr, l'habillement contribue à cette impression. Leur tenue doit être non seulement convenable mais ***“si distinguée et si digne qu'elles inspireront du respect et de l'admiration à toutes les personnes qui auront l'occasion de les voir ou d'avoir des rapports avec elles”***.

Au pensionnat, l'uniforme est de rigueur : *"La chaussure ainsi que la forme de tout ce qui le compose est invariable ; on doit se conformer exactement aux modèles adoptés"*. Dans le quotidien, on a une tenue précise : jusqu'en 4e classe, les grands tabliers à manche y sont de rigueur. A partir de la 4e classe, les jeunes filles peuvent porter des tabliers avec une ceinture, une bavette et des manches qu'elles mettront pour écrire. Chaque robe d'uniforme doit s'accompagner d'une pèlerine faite de la même matière. Les élèves ne vont jamais à la chapelle ni au salon ni aux réunions quelconques sans être gantées. Elles doivent toujours porter des cols.

Ces manières ne seront pas gâtées si la femme formée au Sacré-Coeur a appris à tourner le compliment et à dire les choses d'une manière poétique, voire à taquiner la muse. Les compliments et les cahiers de vers reproduisant des auteurs à la mode, comme Lamartine, ou contenant des poèmes composés par les élèves ont été conservés plus sûrement dans les archives de l'école que les détails sur la vie quotidienne. Tel carnet, finement illustré de dessins poétiques, témoigne de cette délicatesse. Aussi veut-on donner aux élèves les règles du bien écrire. Le cours calligraphié de Mlle Farret (future supérieure générale) sur la littérature montre combien cet art est poussé loin. Après avoir donné une définition de l'art d'écrire, on a le souci d'étudier le style et les genres littéraires : le style simple et tempéré, avec leurs qualités générales : clarté, précision, pureté, propriété des mots, naturel, noblesse, harmonie des mots. On en vante la concision, la richesse, la finesse. Mais on souhaite aussi que soient évitées les phrases fleuries qui ne sont plus de mise.

L'amour du travail est une des qualités essentielles de la jeune fille bien élevée. L'oisiveté est l'un des défauts les plus graves et les plus combattus. Il ne faut pas plaindre les enfants qui travaillent, mais les féliciter et les encourager à faire mieux encore, surtout lorsqu'il s'agit des aspirantes au brevet qui sont l'honneur de la maison. Lorsque les devoirs sont mal faits ou en retard, leurs auteurs ont le jeudi après-midi pour les refaire ou se *"mettre au niveau"*. Tous les mois, ont lieu les examens portant sur tous les devoirs. Un bulletin mentionnant les places obtenues est envoyé aux parents. Chaque samedi, la directrice,, en présence de toutes les maîtresses du pensionnat, lit les notes de la semaine et les places obtenues dans les concours. On récompense les meilleures par des médailles, des tableaux d'honneur, des rubans et des prix de fin d'année. On a le tableau d'honneur et on porte le ruban à trois conditions : d'être dans la maison depuis six mois au moins, d'avoir seulement des *« biens »* et des *« très biens »*, d'occuper la première ou la seconde place dans les concours. On met cette distinction pour aller au parloir, à l'Eglise, les dimanches et fêtes. Les rubans d'honneur sont décernés à la fin du mois.

Par contre, on est assez réservé à l'égard des punitions : on n'en infligera que dans des cas excessivement graves et après en avoir conféré avec la directrice. Il faut que l'enfant se calme, avant de lui faire des observations ou de lui infliger une pénitence. S'il n'en est pas ainsi, on ne fera qu'aigrir le caractère, tandis qu'elle doit être persuadée qu'on ne la punit qu'avec peine et pour procurer son bonheur, ce qu'elle ne comprendra jamais dans un état de caprice ou d'exaspération. Pour éviter les punitions, les maîtresses doivent toujours se trouver à la tête de leur classe : *"Il vaut mieux empêcher le mal que de le corriger ou de le punir"*. Une des maximes des sœurs est *"ne punissez qu'à regret ; une punition de moins, autant de gagné pour le respect et l'amour qui sont dus à l'autorité et pour le contentement de l'enfant"*. Il ne faut bousculer les élèves, ni les toucher, quelques désagréables qu'elles soient.

#### **Les études proprement dites**

Avec ce genre de pensionnat, on ne sait jamais bien où se situer. Jusqu'en 1880, pas de problème, l'enseignement secondaire pour les jeunes filles n'existe pratiquement pas. Certes Victor Duruy a créé les cours secondaires pour jeunes filles en 1867. Mais ils n'ont eu que peu de succès et, en fait, l'enseignement n'y est vraiment pas organisé dans la plupart des cas. Après 1880, l'enseignement secondaire pour jeunes filles vient offrir aux *« demoiselles »* un

cadre particulier mais qui ne mène ni au bac ni aux professions qu'ouvrent les brevets élémentaires ou supérieurs. Le pensionnat a donc une série de cours qui vise, nous l'avons dit, l'ornement de l'esprit. Mais on ne méprise pas, pour autant, le savoir. On l'apprécie, tout en limitant l'usage à la vie privée.

Les matières enseignées au Pensionnat sont groupées autour de quatre axes : le français : qui regroupe l'écriture, la langue française, l'orthographe, la composition française et l'étude du style ; les mathématiques : le calcul ; l'histoire et la géographie ; les sciences naturelles. Les langues étrangères s'introduisent dans les années 80 semble-t-il : parmi les prix décernés, on trouve l'anglais et l'espagnol, en 1885 ; l'italien, l'anglais et l'espagnol, en 1887. Cela doit faire partie de la culture de la femme du monde. Quant aux arts d'agrément, ils ne doivent pas être considérés comme des à-côtés. Des mots de rappel le précisent *"Ne pas considérer ces leçons comme des choses tout à fait dérangeantes, secondaires ou inutiles. Puisqu'on en fait si grand cas dans le monde et que notre maison a acquis une certaine renommée sous ce rapport, il faudra le maintenir"*

Pour avoir une idée des matières sanctionnées nous avons établi la liste des prix distribués à la fin de l'année 1884. On ne trouve plus de 20 : prix de sagesse d'instruction religieuse, d'application, d'encouragement, de devoirs de vacances, d'arts d'agrément (piano, chant), d'ouvrage, de géographie, d'histoire naturelle, de langue française, d'écriture, d'orthographe, d'analyse, de progrès en grammaire, de calcul, de progrès en calcul, d'arithmétique, de petites sciences. On y trouvera plus tard, ceux d'astronomie, d'application soutenue, de langue étrangère – en 1890, le prix d'anglais est classé avec les arts d'agrément, le piano, le chant et le solfège. Mais l'année suivante, il s'émancipe et constitue un prix à part entière, détaché du prix de peinture et de dessin. On le voit, le niveau de l'enseignement dépasse le stade du primaire, mais l'ensemble de l'enseignement donne une culture bien supérieure ou tout au moins très différente. Qui le donne ? Qu'attend-on de ces enseignantes ?

#### **Les maîtresses :**

Représentantes de Dieu auprès des jeunes filles, les maîtresses ont sans cesse « les yeux fixés sur les âmes qui leur sont *confiées* ». Elles doivent avoir ce cachet de dignité et de bonne distinction, sans exclure la bonté et une tendre affection. Pour y parvenir, elles doivent éviter toute espèce de familiarité et de particularités, offrir à toutes les élèves une égale attention et une égale amitié, veiller à leur maintien, à leurs manières, à leur langage, à leurs paroles, au ton de leur voix, à leur accent.

Elles ont à préparer les jeunes filles pour leur épargner ce danger que constitue le monde dont « *le contact ternit toujours plus ou moins le délicat lustre de l'âme de la jeune fille* ». Revient souvent l'idée que le pensionnat les met à l'abri et qu'elle y font *"provision de vertu pour les mauvais jours, pour les jours de disette, lorsque seules, ballottées sur l'océan du monde, elles auront besoin de force pour ne pas se laisser entraîner par les flots qui voudraient les engloutir dans leurs abîmes sans fond"*.

Qui sont ces maîtresses ? Au pensionnat, on distingue diverses catégories de personnel. Un état, contresigné par l'inspecteur en 1903, présente le tableau suivant : sur 18 personnes recensées, outre la directrice et l'économe, on dénombre six adjointes, six professeurs de musique et de langues vivantes et quatre auxiliaires, probablement pour les tâches domestiques. Ces religieuses, sauf l'économe, Mac Rollen Rossanna, une irlandaise, qui a 76 ans, et une adjointe, Emilie Vayssière, qui en a 60, sont jeunes ou relativement jeunes, entre 25 et 55 ans, avec une moyenne d'âge de 34 ans et demi. La répartition se fait ainsi :

7 entre 25 et 30 ans

5 entre 31 et 40 ans

3 entre 41 et 50 ans

3 de plus de 50 ans

C'est un point important pour la proximité avec les élèves

Deuxième trait : elles ont des origines très variées. Les étrangères forment un groupe important : 7 sur 18, soit près de 39 % : 4 Irlandaises, 2 Portugaises, 1 Allemande. Parmi les Françaises, 1 est née à Pise, en Italie. Parmi les autres, on compte 4 Héraultaises, 1 des Pyrénées-Orientales, 2 Aveyronnaises, une originaire du Vaucluse et une de l'Isère, la dernière de la Lozère.

Leur qualification : 6 ont leur brevet, obtenu entre 1888 et 1899 et une est encore sous le régime de la lettre d'obédience qui a été supprimée depuis des années ; les deux professeurs de langues sont étrangères : une est irlandaise, l'autre allemande. Elles enseignent leur langue maternelle, ce qui est un atout important pour un bon apprentissage. Sur les trois enseignantes de musique, deux sont portugaises et une irlandaise. C'est encore une portugaise qui est chargée de former les élèves à la peinture.

Telle est la situation du pensionnat lorsque arrive le coup fatal, le 26 juillet 1906 : ce jour-là, les sœurs reçoivent l'ordre de fermer leur école. Pourquoi ?

### **Le grand tournant**

De 1851 à 1900, le pensionnat a fonctionné d'une façon satisfaisante, sans échapper pour autant aux difficultés de ce temps. La guerre de 1870, la Commune, l'interdiction des processions, les actes de laïcisation, l'obligation pour les religieuses de passer leur brevet... tout cela leur a pesé et les a obligées à s'adapter et à faire face. La loi sur les associations de 1901, qui entraîne des refus d'autorisation pour bien des religieuses, et de nombreux départs vers l'étranger, inquiète plus vivement les sœurs du Père Gailhac. La loi de 1904 va porter un coup fatal à leur pensionnat de Béziers. Sa fermeture en est décrétée pour le 1er septembre 1906. En fin juillet, la préfecture de l'Hérault leur communique l'arrêté signé par Georges Clémenceau, à Paris, le 11 juillet de cette année-là. Pourquoi fermer le pensionnat ? La loi du 7 juillet 1904 prévoit que "*l'enseignement de tout ordre et de toute nature est interdit, en France, aux congrégations*". Seul l'orphelinat, reconnu d'utilité publique, pourra subsister (3).

A cette occasion, Mgr de Cabrières envoie à la Supérieure générale la lettre suivante :

*Montpellier, le 15 juillet 1906*

*Ma très chère Fille*

*C'est avec un réel chagrin que j'ai lu dans la Croix de Paris d'abord, puis dans nos autres journaux, la triste nouvelle de la fermeture de votre pensionnat, à la date du 1er septembre prochain.*

*Ceux qui vous frappent ainsi ne vous connaissent pas ; ils n'ont pas visité votre communauté ; ils n'en ont pas soupçonné la composition, et ils ignorent que, riches en sujets des meilleures familles de France, d'Irlande, d'Angleterre et de Portugal, vos maisons, soit sur le sol national, soit au dehors, se distinguent par la capacité des maîtresses, l'excellence des méthodes et le caractère élevé de l'éducation. Ces maisons contribuent, dans leur sphère, à la bonne renommée de l'enseignement des femmes, en France, et elles ajoutent, s'il est possible, quelque éclat à ce vieux nom de notre pays, si estimé depuis de longs siècles.*

*En supprimant votre pensionnat de Béziers, on vous enlève un des moyens les plus efficaces de faire tourner au bien et à l'avantage des jeunes filles du Biterrois et des régions voisines, les grandes qualités de maîtresses habiles, dont l'expérience s'est formée des meilleures leçons que donnent à l'étranger les Instituteurs et les Institutrices, pourvus des diplômes les plus difficiles à conquérir.*

*Je ne doute pas de l'avenir ; on reviendra forcément d'un engouement, que l'anticléricalisme ne suffira pas à justifier, et vous rouvrirez vos pensionnats, pour qu'on y apprenne de nouveau, à côté des sciences humaines, la science sacrée de l'Évangile, et pour qu'on y admire l'idéal sacré de toutes les vertus réalisé par la Vierge Marie.*

*Agréez, ma très honorée et chère Fille, mes dévouées et respectueuses condoléances pour le malheur immérité qui vous attend.*

+ Fr.-M.-A. De Cabrières  
Evêque de Montpellier. (4)

Les religieuses du Sacré-Coeur de Marie Immaculée de Béziers sont bien obligées de se soumettre. Va-t-on fermer la maison ? renvoyer les élèves ? On aimerait pouvoir faire sur ce point une étude précise sur la manière dont ont été prises les décisions. Pour l'instant, faute d'archives de première main, nous devons nous contenter des éléments fournis dans un rapport de 1968 qui relate, à grands traits, l'histoire de la congrégation. Il nous apprend que les religieuses du Sacré-Coeur vont alors confier leurs élèves aux demoiselles Léonie et Louise Dugé, jusque-là institutrices dans des familles bourgeoises de Béziers, aidées d'institutrices laïques chrétiennes, "*afin que les pensionnaires ne soient pas contraintes d'aller fréquenter l'école publique*". Le pensionnat est rebaptisé Sainte-Anne. La succession de ces directrices sera assurée ensuite par les demoiselles Daraignes. Les classes se firent, de longues années durant, de 1907 à 1919, dans le bâtiment du Bon Pasteur. Cinq cartes postales de ces années-là permettent d'évoquer les lieux et de voir les élèves dans leur cour. Elles rejoignent, en cette dernière année, avec l'accord de la supérieure générale de ce temps, Mère Sainte Constance Farret, la Maison-Mère, l'ancien bâtiment du pensionnat. C'était, nous dit le témoin cité, un test pour savoir si les pouvoirs publics accepteraient ou toléreraient l'ouverture d'un établissement libre dans un local religieux.

#### **La naissance et le développement du Cours Saint-Jean**

En 1921, les religieuses décidèrent de reprendre le flambeau et donnèrent la direction des études de la maison, rebaptisée cours Saint-Jean, à mademoiselle Sabine Albisson, alors professeur à Sainte-Ursule. C'est alors une jeune femme – elle est née le 5 décembre 1885 – qui appartient à une famille dévouée tout entière à l'Eglise : son aînée de trois ans, Thérèse, sera plus tard directrice de l'Ecole libre de Bessan et leur frère, Joseph, sera Lazariste. L'école va fonctionner désormais, indépendamment du couvent et séparé de lui. Les débuts furent modestes : 25 élèves au 1er octobre 1921, 50 l'année suivante. La progression fut ensuite rapide.

La chronique citée rapporte que l'enseignement évolua vite vers le secondaire et qu'il obtint cette reconnaissance officielle. Mais dans les archives de l'Académie de Montpellier ne figure aucune déclaration d'établissement secondaire du Cours Saint-Jean avant la guerre de 1939. Il ne se trouve pas sur les listes des établissements secondaires féminins que nous possédons pour la période 1921-1939 (5). Comment expliquer cette absence des listes officielles, alors que nous connaissons des noms de bachelières de cette époque sorties du cours Saint-Jean à Béziers ? En 1968, un témoin rapporte que la première bachelière fut présentée par l'école en 1926. Il faut savoir que dans les pensions féminines catholiques, les maîtresses souhaitaient former des bachelières, mais que, pour des raisons internes ou de souci de bons rapports avec les évêques, elles le firent sans déclaration d'ouverture d'une maison secondaire. C'est une manière de faire qui n'est pas rare dans le milieu catholique de ce temps. Le peu d'enthousiasme des évêques français pour ce genre d'études à destination des filles, la peur aussi d'avoir à subir la rigueur des lois françaises rendirent souvent les religieuses prudentes. On pratique l'enseignement secondaire sans se conformer à la loi, ce que ne manquent pas de signaler les inspecteurs d'Académie dans certains de leurs rapports pour dénoncer cette pratique illégale. Rien d'étonnant alors à ce que le Cours Saint-Jean ne se soit pas déclaré officiellement secondaire, tout en donnant un tel enseignement.

Du caractère de cette ouverture aux classes secondaires, nous avons d'ailleurs une preuve absolue fournie par le Chanoine Jean Segondy qui fut aumônier dans cette maison de 1935 à septembre 1940, à la suite des abbés Guirauden, l'oncle et le neveu, Paul (1852-1933) curé de

Saint-Ursule, de Lunel et de Saint-Roch, et Joseph, (1888-1942), curé de Castries, et des abbés Bories et Paillés. Dans *Mes Souvenirs* (6), il nous donne quelques renseignements sur l'établissement où il n'habite pas, d'ailleurs. Il évoque les messes, saluts et prédications donnés dans la chapelle en rotonde qui servait aux sœurs et aux pensionnaires. Et il précise aussi qu'il faisait de nombreuses heures de catéchisme, "*depuis les classes préparatoires à la communion solennelle jusqu'à la première et la philosophie*", en suivant, selon les niveaux, le Catéchisme diocésain, le Manuel du Père d'Aussac, le Manuel d'apologétique de l'abbé Peuleuger et enfin, dans les classes supérieures, il mettait à profit les Dictionnaires d'Apologétique, d'Histoire ecclésiastique de Mgr Baudrillart et l'Histoire de l'Eglise du doyen Fliche. A sa charge, aussi les confessions des élèves et les réunions d'Enfants de Marie

Entre 1935 et 1940, Jean Segondy affirme qu'il y avait 80 religieuses. qu'il était chargé de confesser. Il leur faisait une conférence deux fois par mois. Mlle Albisson, la directrice, avait selon le chanoine une dizaine de religieuses enseignantes dans son corps professoral, mais aussi des professeurs venus de l'extérieur, de la Trinité, en particulier. Un renfort bien utile pour les cours de latin, par exemple. Parmi eux, M. Brun, surnommé « petit père », qui, selon ses anciennes élèves, prenait son infusion pendant le cours qui durait deux heures, M. Challiès, et d'autres encore. Le courant semble être bien passé entre l'aumônier et les sœurs : "*Nous n'avons eu qu'à nous louer de leur sympathique bienveillance*". Elles l'honorèrent d'une manière émouvante pour le 25e de son ordination : grand-messe, cantiques, compliments, repas, auxquels toute la maison participa de grand cœur. « *Nos pensionnaires comme aussi nos orphelines s'y associèrent* ». L'abbé garda longtemps dans son bréviaire, une « *belle image* » où figuraient les messes, les chapelets, les chemins de croix, les sacrifices, faits par celles-ci à l'intention de leur "jubilaire aumônier".

Un prospectus du Cours Saint-Jean, non daté, d'après la seconde guerre mondiale selon nous, nous donne aussi des renseignements sur cet établissement, situé alors 23, rue Ermengaud. Le but de l'éducation n'a pas changé : elle se veut "*sérieuse et distinguée*". Les tarifs si, avec les multiples dévaluations qui ont suivi la guerre de 14. L'internat coûte alors entre 43 500 francs et 51 500 francs, au lieu des 600 francs de 1900. Les classes sont désormais au nombre de douze : elles vont de la philosophie à la 11e. On a le même étagement d'âges que jadis : de 6 à 18 ans en gros. Mais la maison est devenue officiellement cette fois-ci, une école secondaire. L'instruction se veut solide et conforme aux programmes officiels. L'uniforme est toujours de rigueur. Il se compose d'un tailleur bleu marine, avec une jupe à trois plis sur le côté, d'un chemisier en crêpe de chine, bleu marine, d'un col blanc, d'un chapeau de feutre pour l'hiver, de paille pour l'été, d'un manteau bleu marine. Les élèves doivent avoir aussi un tailleur blanc, en piquet, pour les processions, "un costume de gymnastique" – une sorte de culotte bouffante portée sous la jupe. Les bijoux sont, bien sûr, interdits. Dans le trousseau exigé, figurent deux blouses bleues, à manches longues, et deux paires de gants, en peau marron pour l'hiver et blancs pour l'été. Le port en est exigé pour tout ce qui revêt un peu de solennité et les sorties – devait même les revêtir pour aller porter quelque chose, des cahiers par exemple, chez mademoiselle la directrice, selon des témoignages de cette époque. La mantille est fournie par la maison. La caisse à provision est maintenant une pièce du trousseau.

Pour cette période, en l'absence de documents écrits, nous avons les témoignages d'anciennes élèves (7). Ils nous permettent de retracer le climat de l'école, encore qu'elles ne soient pas toujours d'accord entre elles sur certains faits et certaines interprétations. Existait-il ou pas une mise en quarantaine des élèves punies pour des fautes graves ? Pour les unes oui, pour d'autres, non. Les années de la guerre sont difficiles, mais le Cours ne ferme pas ses portes. On y reçoit des enfants venues de l'Ecole des religieuses du Sacré-Cœur de Cambrai, et d'autres filles de réfugiés de Metz, voire de Tchecoslovaquie. La nourriture, comme partout alors, laisse à désirer. Certaines anciennes évoquent ces gros pois noirs, ces haricots secs,

charançonnés, ces vesces, cette mortadelle passée, qui auraient été parfois le menu de base de l'École en ce temps de pénurie. D'autres n'en ont pas souvenir. Le lever aux couleurs avait lieu tous les lundis, accompagné du chant adéquat, confiée à la première de classe, et de certains chants – on y aurait interdit tel d'entre eux contenant le mot «*garçons*».

Parmi les maîtresses nombreuses sont les Irlandaises. La maison garde son caractère strict, la discipline est rigoureuse. Ceci ne veut pas dire que l'on s'y ennuyait. Les plaisanteries et les rires feutrés fusaient à l'occasion, comme dans toute institution où règne un climat de fermeté. Les élèves demi-pensionnaires, même celles de philosophie, ne purent longtemps quitter la maison, qu'accompagnées. Assister à la messe dominicale au Cours est une des obligations du règlement. Il arrive même que l'on mette des examens ce jour-là pour obliger les élèves à venir. La messe est chantée en grégorien. La croisade eucharistique, les Enfants de Marie sont représentés dans la maison. Certaines élèves appartiennent alors à la JEC, mais à l'extérieur, autour de l'abbé Bascoul et la direction est en tout cas défavorable à des réunions communes avec les jécistes du lycée. Elle semble bien peu favorable aux Guides.

Lorsque la directrice vient donner les notes ou lorsqu'une maîtresse entre en classe, les élèves psalmodient la formule de politesse : «*Mademoiselle, nous vous saluons*» et, au départ, «*mademoiselle, nous vous remercions*». Lorsqu'une fille est appelée au parloir, doit faire la révérence devant la religieuse présente. Pour les promenades, les demi-pensionnaires évoquent la sortie de fin d'année à Bayssan où l'on allait soit à pied accompagné par les parents soit par le tramway de Valras.

Mademoiselle Albisson mourut en 1971. Mais la direction avait changé de mains : depuis le 1er octobre 1959, elle était passée à sœur Marie-Jeanne Bartès, ancienne élève de la maison. A cette date, l'établissement comprend toute la gamme de la scolarité : un primaire, installé dans les locaux du Bon Pasteur, un second cycle, un cycle technique, une préparation au CAP de sténodactylo et de comptabilité. Le destin du Cours Saint-Jean va changer lorsque les établissements secondaires catholiques de Béziers vont être amenés à se restructurer en se partageant les rôles. L'on note alors une certaine opposition à cette évolution à travers des lettres de protestations d'anciennes élèves ou de parents de cette époque. Mais le sort en est jeté et, une fois de plus, la maison aborde un tournant nouveau. La partie lycée du Pensionnat de l'Immaculée-Conception et de la Trinité ne font plus qu'un. De même pour les filles : le Cours Fénelon prend le premier cycle, et le Cours Saint-Jean le second.

En 1973, nouvelle fusion, celle de la Trinité et du Cours Saint-Jean. Ils ne forment plus qu'un établissement de second cycle. Du coup, il n'y a plus à Béziers qu'un seul établissement catholique de second cycle qui va compter 650 élèves, sous la direction de M. Henric.

C'est en 1997 que la congrégation se sépare de ses locaux d'enseignement : le bâtiment est vendu au Collège du Sacré-Coeur. A partir de cette date, ce Collège professionnel et technologique occupe le bâtiment qui fut, dans le passé, le Pensionnat du Sacré-Coeur de Marie. Ainsi disparaît définitivement ce qui, depuis 1851, était le Pensionnat, voulu par le Père Gailhac et Mère Saint-Jean pour les raisons que nous avons rappelées.

On peut dire que de 1851 à 1973, avec des fortunes diverses, l'institution sous son appellation de Pensionnat ou de Cours Saint-Jean, a marqué la vie de nombreuses femmes de la bourgeoisie biterroise et des environs. Il faudrait pouvoir approfondir cette étude, estimer ce que cela leur a apporté sur le plan humain, sur le plan chrétien et sur le plan professionnel. Mais pour cela les témoignages et les sources manquent. A quand la redécouverte des archives "fantômes" de la maison ? Ce jour-là, il faudra reprendre et compléter cette étude que leur absence nous a amené à limiter au possible actuel. Tant pis !

(1) *La Semaine religieuse de Montpellier* du 20 janvier 1870, P. 303

(2) Rosa do Carmo Sampaio, RSCM, *Uma Caminhada na fé e no tempo, A Historia do sagrado Coração de Maria*, Fontes de Vida Edição das Religiosas di Sagrado Coração de

(3) Les présentations du Cours saint-Jean affirment que c'est en application de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat que fut fermée la maison. Il n'en est rien comme nous venons de l'exposer. Un renfort pour les cours de latin, par exemple.

(4) *La Semaine religieuse de Montpellier*, juillet 1906, P. 477

(5) Jean Segondy, *Mes souvenirs*, dactylographié, A. privées

(6) Voici la liste complète des établissements secondaires catholiques de l'Hérault entre 1934 et 1939 :

A Montpellier :

Sainte Odile, déclaration d'ouverture, février 1934

La Merci, janvier 1937

Le Cours Saint-Jean (rue du carré du Roi) , octobre 37

Le Cours Bernadette (Nevers), octobre 39

A Béziers

Le Cours Fénelon, 10 octobre 1938

A Sète,

Notre-Dame des Anges, 5 mars 1935

(7) Nous remercions particulièrement parmi les anciennes élèves

Madame Marguerite Guiraud, née Vidal (1935/1945)

Madame Marie Hemmie, née Cavalier (1927-8/1935),

Madame Monique Raymond (1932/1944)

Madame Navas, née Brémond (1937/1946)

pour leurs témoignages.

### **Document : Le Personnel de la maison en 1903-1904**

Directrice : Donnadiou Dorothee, née à Cazouls-les-Béziers, le 17 mars 1864, 39 ans, brevet élémentaire le 9 octobre 1897, elle est passée de Béziers à Bourg-de-Péage (1896-9) et est devenue directrice à Béziers en 1898. (En 1878, la direction fut confiée à Marie Fratre, Soeur St Xavier, née le 29 mars 1837 à Saint-Forgeux Lespinasse (Loire) qui elle-même succédait à Rosanna Mac Mullen).

Econome : Mac Mullen Rosanna, née le 23 octobre 1927, à Dublin, (Irlande), 76 ans

Adjointe : Vaissière Emilie, née dans l'Aveyron, à Boyne, commune de Rivière, le 5 octobre 1863, 60 ans, lettre d'obédience et dispense, à Béziers depuis 1901.

Adjointe, Benet Rose, née à Vira, dans les Pyrénées-Orientales, le 15 janvier 1870, 30 ans, Brevet élémentaire le 3 juillet 1890

Adjointe : Boissezon Alphonsine, née à Agde, le 15 octobre 1874, étudiante de 1892 à 1895, à Béziers, 29 ans, Brevet élémentaire le 17 octobre 1897

Adjointe : Maurel Marta-Maria, née à Pise (Italie), le 24 juillet 1878, française, 25 ans, brevet élémentaire 9 octobre 1899

Adjointe Blattes, née à Béziers, 33 ans, brevet élémentaire 1888

Adjointe : Lafosse Marguerite, née à Vinay, le 8 juin 1873, 30 ans, brevet élémentaire en juillet 1890 à Grenoble

Professeur d'anglais : Bassim Catherine, née le 25 décembre 1848, à Ballycathon, Irlande, 55 ans, à Paris puis à Béziers depuis 1895

Professeur d'allemand : Dietz Marie-Marguerite, allemande, née le 31 août 1859 à Kelheim, en Allemagne, 44 ans, à Béziers depuis 1892

Professeur de musique : Powes Agnès, née le 3 janvier 1866, à Waterford, Irlande, 37 ans, à Béziers dès 1892

Professeur de musique : de Britto, portugaise, née le 22 mai 1862, à Paço-Vedro, à Béziers depuis 1892. 41 ans

Professeur de musique : Hoey Johanne, née le 20 juillet 1877, à Belfast, élève à Lisburn puis étudiante à Béziers de 1895 à 97, professeur depuis 1897. irlandaise 25 ans

Professeur de peinture : de Paiva, portugaise, née le 28 juillet 1872, à Porto, à Béziers dès 1893 comme pensionnaire libre, à Béziers comme enseignante depuis 1898. 31 ans

Auxiliaire : Bousquet Marie-Françoise, née à Rodez, le 17 février 1858, à Béziers depuis 1900, après un séjour à Bourg-de-Péage (Drôme), 45 ans

Auxiliaire : Mouton Jacqueline, née à Bédarieux, le 21 janvier 1867, 36 ans

Auxiliaire : Robert Eugénie, née à La Malène, Lozère, le 18 novembre 1876, ancienne élève de Béziers (1894-5), 27 ans

Auxiliaire : Gilloux Marie-Claire, née le 12 janvier 1875 à Carpentras (Vaucluse), élève à Béziers de 1893 à 1895, puis étudiante dans la même ville de 95 à 97; elle est auxiliaire depuis 1897.

## UNE SPIRITUALITÉ D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Père Gui Lauraire

Je voudrais indiquer tout de suite les limites de mon propos:

- Je n'ai pas eu d'accès direct aux écrits du Père Gailhac. J'ai simplement pu lire la plaquette de S<sup>r</sup> Mary Milligan, "Eléments principaux de la spiritualité de Gailhac", Spiritualité n° 1, Sources de vie, 1983. Ce texte me semble être une contribution importante, et j'aurai l'occasion de m'y référer.

- J'ai lu et travaillé les "Constitutions de l'Institut des Religieuses du Sacré-Coeur de Marie, Vierge Immaculée."

C'est donc la spiritualité qui transparaît à travers ces constitutions qui sera l'objet de mes réflexions, ce soir. Mais il me semble qu'il y a là, déjà, quelque chose d'important à signaler.

Ces constitutions ont été approuvées par la Sacré Congrégation pour les Religieux et les Instituts Séculiers le 24 février 1983. Elles constituent une re-formulation et une mise à jour des constitutions qui avaient reçu l'approbation diocésaine en 1850, et l'approbation pontificale (romaine) en 1899. Je pense que l'un des critères de la valeur d'une spiritualité, c'est sa capacité d'adaptation. L'intuition fondatrice donne un élan, instaure une dynamique. Et elle est sans cesse à reprendre, à actualiser. Une double fidélité est nécessaire:

- Fidélité à l'intuition première, qui d'ailleurs, elle-même, plonge ses racines dans l'Évangile.

- Fidélité à l'histoire qui ne s'arrête pas à un moment donné, mais qui va de l'avant.

L'intuition fondatrice doit permettre aux religieuses de vivre l'aujourd'hui des hommes-qui est aussi l'aujourd'hui de Dieu; de vivre aujourd'hui en communautés authentiques et rayonnantes.

Une spiritualité n'est et ne reste vivante que si, fidèle à l'intuition de départ - et donc à l'Évangile qui en est la source - elle sait s'adapter au moment présent.

Je crois que les constitutions actuelles répondent bien à cette double exigence de fidélité et d'adaptation, d'adaptation dans la fidélité.

## **I. Mais : qu'est-ce que la spiritualité?**

Il n'est pas facile de répondre à cette question.

Dans un sens large, mais fondamental, on peut dire que la spiritualité chrétienne, c'est tout simplement une manière sérieuse d'être chrétien, ou - et c'est la même chose - une certaine manière de "suivre le Christ" . C'est donner un contenu réel, concret, à l'engagement à la suite du Christ.

Dans un sens plus précis, la spiritualité, c'est la vie et l'action de l'Esprit du Seigneur en nous. Nous avons à l'accueillir, à lui laisser accomplir en nous son oeuvre, qui consiste à nous transformer, à nous façonner, à nous modeler à l'image de Jésus-Christ. Dans le dynamisme de l'Esprit, c'est une certaine manière d'ordonner sa vie, selon une orientation, une "inspiration". Ce qui est en jeu, c'est donc un certain style de vie, insufflé en nous par l'Esprit Saint.

J'ai beaucoup aimé que ce dynamisme transparaisse dans les "Constitutions", et cela dès le début , à travers des mots, des expressions qui évoquent le mouvement, l'avancée:

" Ces constitutions sont un guide pour notre cheminement... Elles orientent notre vie...L'idéal que nous espérons atteindre...Dans ces pages, nous trouverons la route à suivre pour devenir de vrais disciples de Jésus." ( p.1)

Dès la première page, les termes s'accroissent qui disent la marche, ou - pour reprendre une expérience biblique privilégiée - qui invitent à l'exode ". Et cela se retrouvera souvent tout au long des pages : " Dieu nous appelle à cheminer dans la foi..." "Notre cheminement dans la foi...est un engagement total à suivre le Christ, à se laisser transformer en lui, à transformer le monde ". p.3 (1-2). Il serait intéressant de relever tous les passages qui évoquent le mouvement, l'engagement, le déplacement.

" Suivre le Christ " , c'est être en route. Il nous " précède en Galilée". Il nous précède sur tous les chemins de Galilée d'aujourd'hui - la Galilée des nations païennes. Nous avons déjà bien du mal à le suivre, et toute installation dans l'immobilisme serait mortelle. Il y a là une prise au sérieux réelle de notre condition chrétienne, qui est celle d' " étrangers et voyageurs " ( 1 li 2, 11 cf Hb 11, 13).

Peut-on préciser encore ce qu'est la spiritualité?

Je vous en propose deux approches, qui m'ont personnellement éclairé:

- La première est de Albert-Marie Besnard, O.P., Visage spirituel des temps nouveaux, cerf, Paris, 1964:

**" La vie spirituelle, c'est ce qui fait et qui exprime qu'on est un vivant selon l'esprit de l'Évangile ( au sens général du mot esprit ), et selon l'Esprit de Jésus-Christ (au sens trinitaire du mot Esprit) "**

- La seconde est de Segundo Galilea, El camino de la Espiritualidad , Bogota, 1987. ( 1ère éd. en 1982) . Je traduis:

**“ La spiritualité est la motivation qui imprègne les projets et les engagements de la vie, aussi bien spectaculaires qu’ordinaires, importants ou quotidiennement obscurs “. “ La source est l’expérience de foi “ ou, dit d’une autre manière : “ Christ, et l’Evangile, devenu expérience “ , “ la (marche à la) suite du Christ devenue expérience religieuse. “**

Ainsi comprise, la spiritualité est le don de soi-même à une cause et les motifs évangéliques qui le provoquent et l’animent.

L’intérêt de ces approches est de nous présenter la spiritualité comme une attitude globale, comme un souffle qui concerne et anime la totalité de la vie.

Lorsque je lis, dans les “ Constitutions “ :

“ Nous unifions nos vies en les centrant en Jésus-Christ .” (9). Je retrouve là cet aspect unificateur qui, en nous décentrant de nous-mêmes, nous fait trouver en Jésus-Christ le sens même de notre vie : une vie qui soit , à sa suite, et inséparablement,

- toute donnée au Père, toute tournée vers le Père.

- toute donnée aux autres, toute disponible aux autres.

Si vraiment, comme on peut le lire à la page 5 :” L’esprit de *l’Institut* est un esprit de foi et de zèle. “ (5), alors il y a bien là une spiritualité authentiquement évangélique.

Je puis même préciser qu’il y a là une manière bien réelle de mourir à soi-même afin de vivre pour Dieu et pour les autres, et c’est l’expérience pascale du “ mourir pour vivre”; il y a là une manière bien réelle de se rendre “ libres pour aimer “ ( Ga 5, 13) , libres pour vivre une authentique fraternité ( Ro 8, 14-17 et 28-30 ).

Lorsque les “Constitutions “ disent ( Const. 6) que “ l’esprit de foi et de zèle se manifeste dans nos vies par... un renoncement qui nous libère pour répondre à l’appel de Dieu... un amour agissant pour le peuple de Dieu “ , ou encore (Const. 7) “ Notre mission consiste à connaître Dieu et le faire connaître, aimer Dieu et le faire aimer, proclamer que Jésus-Christ est venu pour que tous aient la vie “ , elles témoignent d’un accord profond avec l’enseignement du Nouveau Testament, Paul et Jean en particulier.

Oui, chemin d’unité de nos vies, la spiritualité est chemin de liberté orienté vers l’amour. Pour le “ juste ” ( c’est-à-dire en langage biblique, pour “ l’ajusté-à-Dieu “) il n’y a plus de loi, sinon la Loi Nouvelle du Christ. Jean de la Croix dit : “ Il n’y a pas de chemin “ ( expression reprise dans le magnifique poème d’Antonio Machado: “caminante; no hay camino; el camino se hace el andar ...” ). Il n’y a pas de chemin tracé d’avance, parce que l’amour est toujours attentif et inventif, disponible à l’imprévu.

## II. ELEMENTS PRINCIPAUX DE LA SPIRITUALITÉ DES RELIGIEUSES DU SACRÉ-COEUR DE MARIE

Je n'ai parlé jusqu'ici de la spiritualité des Religieuses du Sacré-Coeur de Marie qu'indirectement, à partir de ce qu'est une spiritualité chrétienne véritable. Mais cela m'a paru indispensable pour en vérifier la qualité profonde. Reste que, à l'intérieur de la spiritualité chrétienne toujours marquée par son origine baptismale, il existe des spiritualités.

Une-fois-pour-toutes, le baptême nous a fait " mourir avec le Christ " afin de vivre d'une vie nouvelle, comme le Christ ressuscité . Nous sommes devenus " un même être avec le Christ " ( cf Ro 6, 3-11). Toute spiritualité vraie se greffera là-dessus.

" Cet engagement, ( à suivre le Christ totalement)  
enraciné dans notre baptême,  
s'exprime par des vœux... ." (Const.2)

Cette référence au baptême, au sacrement qui nous fait chrétiens, situe heureusement la spiritualité propre à l'Institut dans la spiritualité chrétienne en général.

Si le baptême nous appelle tous à suivre le Christ, à vivre avec lui la Pâque, à nous rendre libres pour aimer, il nous appelle à le faire au coeur même de l'histoire humaine.

A " telle époque, à tel moment déterminé, on va mettre davantage en valeur tels ou tels

4.

aspects de l'Évangile qui paraissent les plus adéquats pour suivre Jésus dans le contexte du temps, dans la conjoncture.

Toute vraie spiritualité correspond à une situation historique, à un contexte historique donné. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les grandes spiritualités soient nées aux tournants de l'histoire.

En raison de cela, à l'intérieur de la spiritualité chrétienne, il y a des spiritualités diverses. C'est légitime, car la réponse à l'appel du Christ : " si tu veux, viens, suis-moi ", n'engage pas sur une voie toute tracée d'avance et qui serait la même pour tous. L'Esprit Saint, s'il est source de communion, est aussi source de différences." Il distribue ses dons à chacun comme il l'entend " mais " en vue du bien commun " (cf 1 Co 12, 7-11) Ce qui vaut pour les personnes vaut aussi pour les communautés. Aucune n'est en mesure de vivre toute la richesse du Christ. Ce n'est qu'ensemble, en Eglise, que nous formons le corps du Christ. Une spiritualité met en évidence - pour en témoigner - tel ou tel aspect de l'Évangile, de la vie du Christ.

Mais il y a quelques constantes, quelques traits marquants qui qualifient une authentique spiritualité chrétienne. Qu'en est-il pour cette spiritualité-là, celle de Jean Gailhac, de Mère Saint Jean, et des Soeurs du Sacré-Coeur de Marie aujourd'hui?

Il était important de situer le Béziers du XIX<sup>e</sup> siècle dans lequel la spiritualité du Père Gailhac a pu éclore. Dans le petit ouvrage que je citais en commençant, Mary Milligan met en relief les éléments de cette spiritualité, qu'elle considère comme essentiels.

Après avoir dit qu'une spiritualité est " une perception du mystère chrétien réalisée dans l'histoire " - ce qui rejoint assez bien la perspective que j'ai adoptée- elle s'efforce d'aller à la " vision centrale " de Gailhac, aux aspects fondamentaux autour desquels tout vient s'organiser.

Le Père Gailhac, nous dit-elle, avait l'art d'aller à l'essentiel. Cela l'amène à aller d'emblée à ce qui, d'après Jésus lui-même, résume la Loi et les Prophètes : " aimer Dieu par-dessus tout et aimer son prochain, ce double amour unifie tout, qui poursuit à la fois , inséparablement, la Gloire de Dieu et le salut des hommes. Le don de soi aux autres constitue l'adoration la plus vraie de Dieu. Dans l'esprit de l'Institut, cet esprit qui est " la vie, la force, l'éclat " de la communauté, comme dit le P. Gailhac lui-même ( Const. VI ), cela se traduit par la foi qui doit se manifester dans toute la vie, et par le zèle ardent pour le salut des âmes. Foi et zèle sont comme deux aspects d'une même réalité.

Puisqu'il s'agit de connaître et aimer Dieu, de le faire connaître et d'aimer , c'est Jésus qui sera le modèle . C'est Jésus tel que nous le présente le IV<sup>ème</sup> Evangile qui séduit particulièrement Gailhac, un Evangile tout marqué par l'image du Bon Pasteur. Jésus est " celui que le Père a envoyé " . Sa vie et sa mission sont toujours marquées par une intimité profonde avec le Père qui l'envoie, et une intimité profonde avec ceux à qui il est envoyé. Cela se traduit par l'obéissance à son Père et le don total de lui-même aux hommes . en cela, il est le " modèle " pour celles et ceux qui veulent le suivre . L'image du Bon Pasteur permet de résumer cela :

- le Bon Pasteur donne sa vie parce que tel est le commandement du Père auquel il obéit .
- s'il donne sa vie , c'est pour que les brebis aient la vie en abondance.
- mais ce partage de vie suppose une profonde connaissance mutuelle entre les brebis et le pasteur.
- et cette relation de connaissance et de vie est à dimension universelle, car l'amour n'a pas de limites et veut rassembler tous les humains dans l'unique troupeau.

Cette spiritualité a à s'incarner dans la vie. La foi doit être agissante et se rendre visible à travers les oeuvres. Les oeuvres doivent répondre aux appels , aux besoins. D'où l'importance d'une grande attention aux événements, par où s'exprime à nous la volonté de Dieu. Lire ces événements dans la foi, y discerner les appels du Seigneur, voilà ce qui permet à la spiritualité de " s'incarner " , de se concrétiser.

Voilà en résumé ce qui est dit dans les Eléments Principaux de la Spiritualité de Gailhac Je crois que rien de cela n'est perdu, n'est oublié, dans les " Constitutions " actuelles, dont j'aimerais faire ressortir quelques lignes de force.

Mais avant, je voudrais faire une remarque . Toute personne vraiment spirituellement insérée dans son temps , est aussi un peu en avance sur son temps. Elle perçoit ce qui est en train de germer. Cette dimension d'incarnation de la spiritualité dans la vie, de l'attention au réel relu dans la foi, de nécessaire discernement, c'est déjà ce courant qui

donnera naissance, quelque décennies plus tard, à l'action catholique et, plus largement, à bien des spiritualités de laïcs. Ce qui m'amène à dire que si la vie religieuse radicalise l'engagement baptismal et mobilise toute la personne pour le service du Règne de Dieu, tout chrétien est appelé à vivre, à sa place et d'une autre manière, des exigences semblables. Les " Constitutions " au moins dans les premiers chapitres, pourraient fournir aux chrétiens de bonnes pistes de réflexion, et d'application dans la vie.

J'en viens donc à ces quelques points forts qui ont retenu mon attention.

### **III. POINTS FORTS**

#### **1 ) La place de Marie :**

Il s'agit des Religieuses du Sacré- Coeur de Marie . Or on ne peut vraiment pas dire qu'il y ait une très grande place faite à Marie dans les " Constitutions ". Mais je crois qu'elle y est à sa juste place. Jean Gailhac la présente comme celle qui a intimement coopéré à l'oeuvre de rédemption. Ses filles doivent donc, à son exemple " coopérer à la sanctification des âmes, pour la gloire de Dieu ". ( Const. p.1) Il faut que leur vie, " image de cette vierge incomparable, fasse naître spirituellement Jésus dans tous les coeurs " (Jean Gailhac, Const.p.42 ).

Marie est toujours située comme disciple de son fils et sa coopératrice, comme une femme d'une foi si profonde qu'elle lui permet de faire confiance à Dieu devant l'imprévisible et même l'impossible, et de dire un " oui " qui l'engage à se donner totalement, comme son fils ( Const.,3)

Dans la formule du 1° engagement, comme dans celle de la profession perpétuelle, on trouve l'expression : " à l'imitation de Marie, fidèle disciple de son fils " (Const.68,73) Bel équilibre mariologique, qui sait aller à l'essentiel. ( lire ici le n° 56 )

#### **2) Le réalisme du cheminement spirituel :**

" Suivre Jésus ", c'est répondre à un appel (vocation), et ça passe par une conversion. L'appel du Seigneur n'est pas adressé seulement au départ, il est permanent. Le baptême met nos vies sous le signe de l'urgence : ce temps est précieux, il est un don de Dieu qu'il ne faut pas gaspiller. c'est un temps pour aimer.

Dieu ne cesse de nous faire signe. Le spirituel est un veilleur, à l'affut des signes de Dieu. D'où l'importance - déjà signalée - d'une attention aux événements, d'un regard de foi sur le réel ( attitude de contemplation), d'un discernement. Et cela est maintes fois souligné, depuis la communauté ( par ex. Const. 27,33,34,36,37) jusqu'au niveau du gouvernement général de l'Institut ( lire Const. 53)

La conversion elle aussi doit être permanente. Il s'agit d'une rupture avec le péché, avec la vie de non-amour, pour prendre un nouveau chemin, celui de l'amour jusqu'au bout du don de soi. Un critère décisif est l'attention au pauvre, dont l'existence même est un défi à l'amour.

" Nous partageons l'amour profond du P.Gailhac pour les pauvres. ...Nous nous engageons au service de la justice évangélique... " ( Const. 8)

Le voeu de pauvreté ne consiste pas seulement à vivre pauvrement, mais aussi à se solidariser avec les pauvres et avec les victimes de l'injustice, et à apprendre d'eux.

Cela est fortement affirmé en Const.21 :

“ Notre partage avec les pauvres nous aide à approfondir la réalité de notre propre pauvreté. ” (cf aussi le document complémentaire 18.2)

Je note encore deux aspects de ce réalisme, chez le P. Gailhac et dans les “Constitutions” :

- La prise en compte du temps pour avancer:

“ Comment imiter Jésus au point d’être parfait comme le Père céleste est parfait? Ce n’est pas l’affaire d’un jour, car même Jésus-Christ a grandi en âge et en sagesse. ” (J. Gailhac, cité Const., p.50)  
( lire aussi la citation de la p. 56)

Les “ Constitutions ” prennent bien en compte cette progressivité, aussi bien dans le cheminement vers l’engagement définitif, que dans la formation permanente. Il ne faut jamais cesser de “ croître dans la connaissance et l’amour de Dieu ” et dans la participation à “ la mission de l’Institut ” (Const. 78)

- L’exercice de l’autorité. Le P. Gailhac souligne que Dieu “ n’envoie pas des anges comme supérieures, mais plutôt des êtres humains faibles comme nous.” (Const. p.28) Cela demande beaucoup d’humilité de la part de celles qui exercent l’autorité, une grande qualité d’écoute, d’accueil, de compréhension, un esprit de service. Mais cela demande de la part de toutes un soutien, une aide, un effort de coopération ( Const. 42- 43 ).

### 3) La vie communautaire et l’engagement personnel

Ici, c’est l’ensemble des “ Constitutions ” qu’il faudrait relire, tant elles sont riches en ce domaine.

“ Confiantes dans l’Esprit, nous nous engageons à nous soutenir mutuellement dans notre consécration pour la mission ” ( Const. 9). Dès cette affirmation, qui figure dans le passage fondamental des “ Constitutions ”, l’essentiel est dit : la mission ne peut se vivre qu’ensemble, en communauté; mais la communauté n’existera vraiment que s’il y a un engagement personnel et concret de chacune.

L’exigence d’une vie communautaire de qualité va de pair avec une grande exigence personnelle. Et cela aussi est profondément réaliste.

La communauté est au coeur même de la foi chrétienne. Elle est participation au mouvement même, au dynamisme de la vie de Dieu-Trinité. A cause de cela, elle est le plus fort témoignage que nous puissions rendre au Seigneur en ce monde. A cause de cela aussi, elle est terriblement exigeante. Il n’est pas question de ne la vivre qu’en rêve. C’est un visage concret qu’il faut donner à l’amour de Dieu.

Une vraie communauté permet de vivre l’expérience de celui qui convoque, Dieu (l’Eglise est con-vocation) et de ceux à qui, vers qui il envoie ( les autres, les pauvres en particulier ). C’est un espace où fraternisent celles qui sont appelées à un certain style de vie, un vivre avec les autres. Un vivre aussi avec celui qui appelle et qui unit; et qui ouvre vers tous les autres .

La communauté religieuse est tendue vers le règne de Dieu. Elle a à en discerner les signes de l'action de grâce, mais aussi à lutter contre le pouvoir démoniaque de division qui opère dans le monde et fait obstacle au Règne.

Elle doit travailler positivement à sa venue en s'engageant dans la transformation du monde, en anticipant elle-même le Règne par sa qualité de vie. Cela se vérifie en particulier dans la façon d'accueillir et de servir les pauvres, les privilégiés du Règne puisqu'ils sont les exclus de ce monde, et que, tant qu'il y a des exclus, le Règne de Dieu n'est pas accompli.

En toute sincérité, je crois que ces divers aspects se retrouvent dans les " Constitutions ". Toute la partie intitulée " en communauté pour la mission est assez remarquable. La communauté, aussi bien dans son sens local, qui est premier, que dans un sens plus général, est appelée à être prophétique par toute sa vie:

Vie interne, où l'unité ne va pas sans la reconnaissance des dons faits à chacune pour le bien de l'ensemble, et donc des légitimes différences. L'unité n'est pas l'uniformité. les ministères eux-mêmes sont divers.

Vie ouverte vers les autres, au service de la vie.

La communauté est appelée à pratiquer un discernement des appels, des besoins, et donc des ministères qui peuvent y répondre. Et cela jusqu'au développement d'une conscience critique par rapport au politique, au social, à l'économique.

Chacune est appelée à se sentir responsable, concrètement et dans tous les domaines. Jusque dans les rapports d'autorité.

Mais la dimension communautaire, avec le nécessaire engagement responsable de chaque membre, irrigue tout le texte. Je trouve en particulier remarquable la manière dont cela est repris à propos des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui ne peuvent être vécus fidèlement sans la perspective du soutien fraternel. Const.25 est vraiment expressif de cet esprit. ( lire ce n° 25)

Comment s'étonner alors que la prière trouve sa dimension personnelle et communautaire, que l'Eucharistie en soit le centre et le foyer, et que le pardon et la réconciliation puissent s'y épanouir?

#### 4) Le sens de l'Eglise :

Une vraie spiritualité implique un sens profond de l'Eglise, et même une passion pour l'Eglise, un vif désir de la renouveler au grand souffle de l'Evangile. Cette institution, qui parfois nous fait souffrir, elle est aussi un Mystère qui nous fait vivre. Elle est le corps vivant dont Christ est la Tête.

Dès la première page, il est dit que ces constitutions " appellent à l'enthousiasme pour la mission de l'Eglise ". L'Institut se veut au service de l'Eglise pour la vie du monde. Sa vie communautaire témoigne de la communion ecclésiale et se nourrit des trésors que l'Eglise tient à la disposition du monde: la Parole de Dieu, la liturgie, les sacrements, en particulier l'Eucharistie.

Assumant son rôle prophétique dans l'Eglise, collaborant à sa mission, l'Institut sera attentif aux " nouvelles orientations de l'Eglise et de la vie religieuse " (Const. 53).

Je voudrais souligner à quel point les " Constitutions " me semblent avoir intégré le meilleur de l'apport du concile Vatican II :

La responsabilité commune, antérieure à toute différenciation des rôles et fonctions ;  
 l'autorité comme service de communion et de discernement ;  
 la variété des ministères en réponse à la diversité des besoins et par respect des dons divers de l'Esprit, les charismes ;  
 le recentrage christologique, l'enracinement trinitaire et la juste place de Marie...  
 la vie religieuse comme témoignage d'un chemin particulier à l'intérieur de l'appel à la sainteté adressé à tous...

Il y aurait bien d'autres aspects à relever, par ex. : le caractère "pascal " de cette spiritualité ( " vivre le mystère pascal dans la réalité de notre condition humaine " Const. 38 ) , l'effort voulu d'inculturation ( Const.36) , le souci d'insuffler l'esprit évangélique jusque dans la gestion des biens matériels et du quotidien... J'ai simplement voulu relever ce qui, à mon regard un peu extérieur, apparaissait comme essentiel.

" Jésus-Christ vous a choisies pour être la continuation de son existence, pour accomplir la grande Oeuvre de la Rédemption . " (Const. p.26, Jean Gailhac).  
 Insistant sur la nécessité d'avoir Jésus-Christ dans le coeur et de l'aimer, J. Gailhac ajoute : " On n'imite que ce qu'on aime . "

Les " Constitutions " témoignent d'une compréhension élargie : il ne s'agit pas d'imitation au sens strict qui consisterait à copier ce qu'a fait Jésus. Il s'agit d'accueillir son Esprit et de se laisser inspirer par lui, de se laisser plonger par lui dans le rayonnement de cette lumière du monde qu'est le Christ. Et c'est ce grand Souffle qui traverse les " Constitutions " .

En terminant, je ne puis que souhaiter qu'elles soient effectivement vécues puisque " la fidélité et l'authenticité de nos vies seront les meilleures preuves de leur valeur "

(Const. p. 1).

